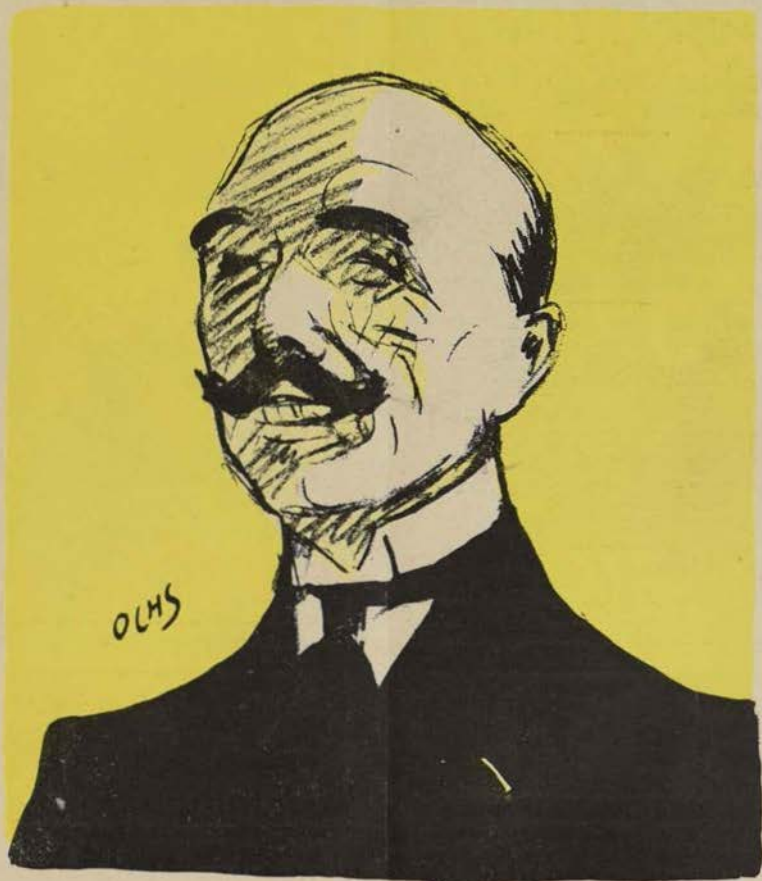


Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET



M. H. CARTON

Ministre des Colonies

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

BONNE CANTINE
ET LA CAÏTE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison **VAN ROMPAYE FILS** SOCIÉTÉ ANONYME

108, GALVANI, BOULEVARD BRUXELLES - TELEPHONE : 775.19

GRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 12,500,000

SIÈGES :

ANVERS, 42, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

160 AGENCES EN BELGIQUE

Agences à Luxembourg et Cologne

BUREAUX DE QUARTIER A BRUXELLES :

- Bureau A Boulevard Maurice Lemonnier, 223-225, Bruxelles
- B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek
- C Parois St-Servais, 1, Schaerbeek
- D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek
- E Rue du 22 Novembre, 43, Uccle
- H Rue Marie-Christine, 232, Lashen
- J Place Liedu, 26, Schaerbeek
- K Avenue de Tervuren, 8-10, Etterbeek
- L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles
- M Rue du Bailli, 80, Izalles
- R Chaussée d'Izalles, 8-10, Izalles
- S Rue Ropyx Chaudron, 55, Cureghem-Anderlecht
- T Place du Grand Sablon, 46, Bruxelles
- U Place St-Josse, 11, St-Josse
- V Place du Cardinal Mercier, 40, Jette
- W Chaussée de Wavre, 1882, Auderghem

FILIALE A PARIS

GRÉDIT ANVERSOIS, 20, rue de la Paix



TAVERNE ROYALE

Galerie de Roi - rue d'Ardenburg

BRUXELLES

Café-Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

::: :: LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE ::: :::

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION :	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux n° 16,664 Téléphone : N°s 187,83 et 292,88
	4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	Belgique.	30.00	18.00	
	Congo.	35.00	18.80	—	
	Stranger.	38.00	20.00	—	

M. H. CARTON

Le seul Carton qui ne soit pas de Wiart...

Cette plaisanterie est tellement indiquée que ce serait une prétention à l'originalité que de ne pas la faire au début d'un article qui est destiné à faire connaître aux populations présentes et à venir la personnalité de cet homme nouveau qui n'hésite pas à mettre la main à la pâte et à faire le voyage d'Afrique pour faire marcher des locomotives qui, jusqu'à présent, n'ont rien voulu savoir.

Un homme nouveau! Eh! oui, c'est un homme nouveau. Est-ce l'Homme nouveau, celui que nous cherchons tous, tel Diogène, depuis 1918? Ça, c'est à voir; on a eu tant de déceptions, chez nous et dans ses pays voisins, avec les hommes nouveaux du parlementarisme, que l'on est un peu sceptique.

Ses débuts au Sénat, sans être très éclatants, ont été remarquables et remarquables. Si remarquables, que l'on en a fait un ministre à un âge où la plupart des parlementaires en sont encore à chercher à plaire à leurs chefs de file. Il a quarante-six ans; c'est un des Benjamins du Sénat. Quand il débuta à la tribune de la Haute Assemblée, on ne savait rien de lui, si ce n'est qu'il s'était fait une brillante situation au barreau de Tournai, qu'il avait été bâtonnier à trente-six ans, et que les catholiques du Tournais s'attachaient en lui toutes leurs espérances.

C'était un grand homme de province, mais il n'avait rien d'un Lucien de Rubempré. Pour se lancer dans le monde, il n'avait eu besoin ni d'un Vaurin, ni d'une femme. La protection des bons pères et un incontestable talent d'avocat lui avaient suffi. Puissant déjà d'une bonne réputation locale avant la guerre, il s'était du reste acquis des droits à la reconnaissance publique pendant l'occupation. Exilé de chez lui aussitôt après l'arrivée des Boches, il était allé mettre sa femme et ses enfants à l'abri, puis il était revenu à Tournai, où il dirigea avec beaucoup d'activité la section locale du Comité Na-

tional, lequel comité fut considéré, ainsi qu'on sait, comme la pépinière des hommes d'Etat de l'avenir. Aussi, aux premières élections qui suivirent la paix, fut-il mis d'enthousiasme sur la liste catholique.

Le voilà sénateur. Si notre Haute Assemblée compte quelques bavards célèbres, elle compte aussi un certain nombre de sénateurs muets. Carton, lui, ne parla pas trop, mais il parla. Il parla bien, avec sobriété, avec élégance, et même avec un certain humour discret qui fit dire à quelques vieux sénateurs de droite: « Eh! eh! ce Tournaisien! Est-ce que nous aurions notre Bara? » Et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce jeune parlementaire avait l'air de connaître ce dont il parlait; dans tous les parlements du monde, mais particulièrement dans le parlement belge, c'est une originalité.

La plupart des hommes politiques, en effet, apprennent leur métier en le pratiquant. Comme ils sont presque tous avocats, ils considèrent toutes les questions qui peuvent se présenter, qu'elles soient politiques, sociales, financières, militaires, administratives ou techniques, comme des dossiers, et ils les étudient à la façon de l'avocat qui travaille un dossier, c'est-à-dire avec une certaine hâte et dans le but d'y découvrir la thèse favorable. De là le caractère d'improvisation de la plupart de nos lois. Notre Carton, nous l'avons dit, est avocat comme tout le monde, mais, se préparant à la vie publique, il a utilisé ses quatre ans de guerre — loisirs forcés — à étudier le dossier de la Belgique, celui du Congo et même, dit-on, celui de l'Europe. C'est pourquoi, dès le premier jour qu'il parla, il eut l'air d'un As.

O merveille des merveilles! Un parlementaire qui ne parle pas trop, qui parle bien, qui parle de ce qu'il connaît et qui, par-dessus le marché, sait toujours se donner l'air d'envisager les choses en dehors de l'esprit de parti.

Le Sénat tout entier hocha la tête avec sympathie

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22. RUE DES FRIPIERS. BRUXELLES

et le parti catholique, qui n'a pas beaucoup d'as à sa disposition, fut transporté d'enthousiasme. Aussi s'empessa-t-il de pousser celui-ci au ministère, à la première occasion qui se présenta.

Le ministère Theunis venait d'être renversé sur la ratification de l'accord économique franco-belge. Après quelques tâtonnements, on refit un nouveau ministère Theunis, allégé de quelques indésirables. Au premier rang de ceux-ci se trouvait l'homme à la barbe fleurie, le sympathique M. Louis Franck, spécialiste éminent en droit maritime et en flamin-gantisme, mais dont le passage au ministère des colonies avait accentué un désordre qui y règne d'aill-eurs depuis longtemps. Ce bon Louis Franck, poli-ticien de carrière et politicien né, n'a jamais aimé à prendre une de ces décisions qui engagent définitive-ment la responsabilité. C'est l'homme des tergiver-sations, des demi-mesures : « Messieurs, ami de tout le monde ». Dans la politique courante, cela va bien ; tout finit toujours par s'arranger pour un politicien de carrière. Mais, dans les affaires coloniales, il faut savoir prendre une décision immédiate. Carton est-il capable de le faire ? On le disait. C'est pourquoi M. Theunis n'hésita pas à lui confier le portefeuille des colonies. Un vieux politicien, ou simplement un politicien prudent, eût sans doute préféré autre chose, mais la valeur n'attend pas le nombre des années ; Carton, très sûr de lui sous son air modeste et timide, se jeta tête baissée dans le guépier congolais.

???

En sortira-t-il ?

Il est évident qu'il connaît la question beaucoup mieux que la plupart des honorables qui siègent au Palais de la Nation : son dernier discours colonial, au Sénat, lui valut un succès mérité. Ce fut un bon début. D'autre part, en général, son personnel est content de lui : c'est quelque chose, c'est beaucoup. Le département des colonies passe pour un départe-ment bien tenu, et Dieu sait qu'il n'en était pas ainsi naguère. On y travaille, et le ministre lui-même donne l'exemple. Il arrive le premier au ministère et il s'en va le dernier. Il paraît qu'il met ses colla-borateurs sur les dents et qu'il n'est pas une pièce, pas un rapport qu'il ne veuille voir par lui-même. Et l'on admire...

Un ministre qui travaille, cela épate toujours le populo, qui se figure aisément que l'on n'arrive à une haute situation que pour avoir le droit de ne

rien faire. Mais, un ministre qui travaille n'est pas nécessairement un bon ministre, et, pour un chef, ministre, général ou capitaine d'industrie, c'est une erreur que de vouloir tout faire par soi-même. A la fin de son règne, M. Poincaré, dit-on, était arrivé, à force d'excès de travail — lui aussi, il voulait tout voir par lui-même — à un état d'énervement qui faussait son jugement. Le véritable grand chef choisit ses collaborateurs, les éreinte s'il le faut, et ne garde pour lui que le souci de la décision. Mais on n'arrive à cette conception du rôle de chef qu'après quelques écoles, et il vaut mieux débiter par une fièvre de travail que par une fièvre de vanité.

Au reste, M. Carton va pouvoir se reposer pen-dant la traversée. Ce voyage au Congo, ce sont des vacances laborieuses, mais des vacances. Et s'il ar-rive à faire marcher les locomotives récalcitrantes et les saboteurs de l'administration coloniale, il aura obtenu un succès qui le mènera peut-être aussi haut dans la hiérarchie politique et nobiliaire que son il-lustre homonyme. A côté du comte Carton de Wiart pourquoi n'aurions-nous pas un jour le comte Car-ton de Tournai ?...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

Au Kursaal d'Ostende

La Reine assiste au Concert Rubinstein

La Reine, rentrant des régions dévastées, en compagnie de la princesse Marie-José, s'est installée au chalet royal, à Ostende.

Vendredi dernier, elle honorait de sa présence, ainsi que la princesse, le grand concert donné au Kursaal par le célèbre pianiste Rubinstein. C'est M. Moreau, bourg-mestre, qui, avec MM. Savay, administrateur délégué, et Armand Bette, directeur des Concerts, reçut la Reine et sa gracieuse fille à l'entrée du Kursaal, où de magnifiques gerbes d'orchidées leur furent offertes. On sait combien la Reine est éprise de musique. Sa Majesté resta jusqu'à la fin du concert, à l'issue duquel elle se fit présenter le grand artiste russe et le complimenta longuement.

Rubinstein, ainsi que le virtuose Eugène Ysaye, furent reçus aujourd'hui au chalet royal par Sa Majesté.

La Reine, à sa sortie du Kursaal, fut l'objet d'une longue ovation de la part de la foule massée sur son passage.

On nous écrit de Spa :

Raymond Poincaré a inauguré avec bonheur la série des visiteurs français qui viendront admirer les sites incom-parables des environs de Spa, sa cure merveilleuse et son Casino splendide.

La grande guerre leur a fait connaître la réputation unique de ce coin de l'Ardenne, où en dehors des superbes promenades, variées à l'infini, on peut se procurer toutes les distractions que l'on trouve à la côte d'Azur.

Représentations théâtrales, concerts classiques, ciné-concerts, dancings avec Jazz-bands et les danseurs des Ciro's (de Monte-Carlo, Londres, Paris). Dîners de gala fleuris, etc...

Rien n'y manque.





Les Miettes de la Semaine

La Paix

Ne vous plaignez pas de l'accord de Londres, si médiocre soit-il, en ce qui concerne les réparations : il vous apporte la paix, il a été conclu sous le signe de l'arbitrage, et c'est tout de même quelque chose que l'accord des deux grandes nations de l'occident sur le principe de l'arbitrage.

Oui, la paix est le premier des biens. Mais c'est toujours la même question. Quand on a des voisins incommodes, vaut-il mieux leur imposer la paix ou la leur demander ? Les Anglais qui, au cas où ils se seraient trompés, auraient toujours le temps de réparer leur erreur — en ce qui les concerne, du moins — sont convaincus que l'Allemagne est devenue pacifique ; nous avons, nous, quelques raisons d'en douter. C'est pourquoi nous aurions voulu des garanties. Eux, ils trouvent que c'est bien inutile. Toute la querelle est là.

Evidemment, si, d'ici dix ans, l'Allemagne, reconstituée et armée, s'avise de réclamer la restitution de ses colonies, de l'Alsace et de la Lorraine et des cantons d'Empen et de Malmédy, les hommes d'Etat qui auront eu la naïveté de croire à sa résignation auront une rude responsabilité à porter sur les épaules. Mais ils se disent que, d'ici dix ans, ils ont grand'chance d'être à la retraite ; que les peuples sont fort oublieux et que, puisque maintenant, les peuples désirent la paix avant tout, il n'y a qu'à la leur donner. Tant pis pour nos descendants s'ils ont à pâlir de notre sottise. A partir d'un certain âge, l'homme d'Etat en arrive toujours à se dire : « Après moi la fin du monde ! »

L'homme se marie

pour trouver du repos ; la femme se marie pour commencer la vie, et il faut que ces deux enchaînés marchent du même pas jusqu'au premier mort, à moins qu'ils n'englovent leur existence par les plantes et fleurs d'EUGENE DRAPS, 30, chaussée de Forest. Tel. 472.41.

Popularité

M. Herriot a été fort acclamé lorsqu'il a débarqué à la gare du Nord, retour de Londres.

« La sûreté ! », dit-on à un journaliste ministériel qui suit le cortège.

— Mais non, répond-il ; la sûreté est peut-être bien pour quelque chose dans ces acclamations, mais le public marche. Il marche toujours, le bon public. J'ai entendu les mêmes vivats il y a quatre ans, chaque fois que Clemenceau mettait le nez à la portière, et il y a quatre mois, quand on apercevait Poincaré. On dit que la grande presse est servile : elle ne fait qu'enregistrer les mouvements de l'opinion...

On félicitait Napoléon du grand concours de peuple qui était venu l'acclamer. « Il y aurait beaucoup plus de monde encore pour me voir pendre ! » répondit-il.

Un Monsieur bien habillé, en habit, chapeau haut de forme, la cape sur le bras, à une cérémonie très élégante, n'oserait pas ouvrir son étui à cigarettes, sauf si celui-ci contient des cigarettes exquises ABDULLA.

Moralité

L'ANCIEN COMBATTANT. — Alors, on s'achemine tout doucement vers l'application du plan Dawes ?

M. L'EXPERT. — Mais oui, Enfin...

L'ANCIEN COMBATTANT. — Et vous êtes content ?

M. L'EXPERT. — Très content. A cette conférence de Londres, on est enfin arrivé à un résultat.

L'ANCIEN COMBATTANT. — Et la moralité de tout cela ?

M. L'EXPERT. — Quelle moralité ?

L'ANCIEN COMBATTANT. — La France et la Belgique ont été attaquées et dévastées. Elles sont sorties de la guerre aux trois quarts ruinées. Elles n'ont pas touché le quart de ce que leur a coûté les réparations. La France, qui elle, n'a pas de priorité, a dépensé une centaine de milliards à relever ses ruines. Elle en touchera peut-être une vingtaine. Voilà à quoi vous êtes arrivés, après tant de palabres.

M. L'EXPERT. — Que voulez-vous ? Il était impossible de tirer de l'Allemagne plus que nous n'en tirons. On ne peut pas condamner un pays aux travaux forcés et l'on ne transfère pas une telle masse de richesse d'une nation à une autre sans bouleverser l'économie générale du monde.

L'ANCIEN COMBATTANT. — Soit. Je ne suis pas expert, mais je conclus de tout cela que les Boches ont été bien bêtes de laisser pierre sur pierre des pays qu'ils ont occupés. Ils auraient dû tout brûler, tout dévaster. Ils auraient beau être battus ensuite, ils n'en auraient pas moins, en fin de compte, remporté une victoire bien plus complète encore que celle qu'ils remportent aujourd'hui, puisque, avec une industrie intacte, ils auraient eu en face d'eux des pays ruinés pour au moins cent ans. La leçon à retirer de cette histoire, c'est que, désormais, quand on fera la guerre, il faudra la faire avec ferocité.

Et vous me permettez de tirer une autre conclusion encore de votre belle victoire de Londres...

M. L'EXPERT. — Laquelle ?

L'ANCIEN COMBATTANT. — C'est que, désormais, les pays qui ont quelque chose à craindre pour leur sécurité n'ont qu'à s'armer jusqu'aux dents.

M. L'EXPERT. — Et pourquoi cela ?

L'ANCIEN COMBATTANT. — Parce qu'il est officiellement admis que les traités ne sont que des chiffons de papier.

M. L'EXPERT. — ??? ?

M. L'ANCIEN COMBATTANT. — Parfaitement. La France à Versailles, a signé un traité qui n'avait de valeur qu'à si tous les co-contractants travaillaient de bonne foi l'appliquer dans son esprit et dans sa lettre. Elle s'y résignait à renoncer à la neutralisation du Rhin moyennant un traité d'assistance mutuelle. Or, le traité signé, la souveraineté du Reich sur le Rhin définitivement reconquise, les co-contractants sont rentrés chez eux et moyen nant un petit tour de passe-passe parlementaire, ils ont déclaré qu'il leur était impossible de ratifier le traité d'assistance mutuelle. Mieux encore : quand il s'est agi d'appliquer le traité de Versailles, ils se sont arrangés pour le saboter, de telle manière qu'on en est réduit à le reviser en fait au profit des Allemands. C'est le triomphe de

bonne foi anglo-saxonne, qui est quelque chose de beaucoup mieux que la foi punique.

M. L'EXPERT. — Que voulez-vous ? Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Les hommes d'Etat français eux-mêmes...

L'ANCIEN COMBATTANT. — Ah ! pour ceux-là, je vous les abandonne : ils ont été de fichus négociateurs !

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Comme Jenny l'ouvrière...

Nos hommes d'Etat sont contents. Ils le proclament par les cent voix de leur presse officieuse, laquelle s'empresera, du reste, de les traîner dans la boue dès qu'ils seront renversés par une bourrasque parlementaire.

Pour M. Theunis, cela peut s'expliquer, à la rigueur : il a toujours déclaré que, pour les réparations, on n'arriverait qu'à un règlement médiocre, et qu'un tiens valait mieux que deux tu l'auras. Au point de vue belge, et surtout au point de vue immédiat, il n'avait peut-être pas tort. Grâce à notre priorité, nous étions relativement sur le velours. Mais si Herriot, lui, est content, c'est qu'il ressemble décidément à Jenny l'Ouvrière, « au cœur content, content de peu ».

Le plan Dawes était déjà une diminution des droits de la France, mais tel qu'on va l'appliquer, il ligotte pour toujours le gouvernement français dans un tel dédale de convention d'arbitrage que s'il prend fantaisie à l'Allemagne de ne pas payer un maravedi, il ne restera à la République d'autre ressource que de la livrer solennellement au mépris public. Peut-être alors que la sympathique Ramsay Mac Donald voudra-t-il lui donner quelques bonnes paroles.

La cartouche Légia fait comme le nègre... elle continue! Après avoir en 1921 remporté le grand prix de Spa, en 1922 le Grand Prix de Spa et le Grand Prix du Casino de Spa, en 1925 le Grand Prix de Rome, le Grand Prix de Florence et le Grand Prix de Montecatini, elle s'est taillée cette année la part du lion. Qu'on en juge : Aux Tirs aux Pigeons Vivants, elle remporte le Grand Prix de Bruxelles, le Grand Prix et Médaille d'or d'Aix-les-Bains, le Grand Prix et Médaille d'or de Spa.

Aux Tirs aux Pigeons d'Argile elle gagne le Championnat d'Italie et le Championnat de Belgique. Enfin aux Olympiades de Paris, c'est elle la triomphante : Première de l'équipe belge et première de l'équipe française, la Légia s'adjuge le record olympique de la série, M. D'Heur pulvérisant 105 plateaux sans arrêt.

Ces résultats se passent de commentaires.

La savonnette à vilains

Il n'y a rien de si rebarbatif qu'un projet de loi fiscal. Celui dont notre ingénieux ministre des finances a saisi les Chambres à seule fin de nous soutirer 170 millions de plus chaque année — comme cela nous pourrions, paraît-il, nous passer de l'argent des boches — est plein de complications. Il faudrait être du métier pour y comprendre quelque chose. Et encore !

On y trouve cependant une disposition qui est parfaitement claire : les concessions de titres de noblesse qui étaient frappés jusqu'ici d'un droit d'enregistrement de 1.000 francs couleront désormais 5.000 francs, plus des droits de chancellerie qui seront tarifés par le gouvernement.

Est-ce que vous vous doutiez que les grands hommes de notre Parlement et de notre finance, qui ont été baronnifiés ces dernières années, avaient payé leur titre tout comme les comtes du pape ? Mille francs, c'était donné. Le titre de noblesse devait être mis en rapport avec l'*index-number*. Et maintenant chaque fois que le gouvernement sera dans la déche, il n'aura qu'à faire fonctionner la savonnette à vilains, comme en Angleterre.

POURQUOI PAS déjeuner le dimanche
au CHATEAU D'ARDENNE ?

Pourquoi Pas ? l'indique comme
le rendez-vous de l'élite.

Jasparisme

M. Jaspar ne fait plus partie du ministère mais sa politique subsiste. Toujours le trait d'union. A Londres, nos délégués qui ont joué un rôle très actif se sont beaucoup dépensés pour maintenir le contact et la bonne entente des Français et des Anglais, pour ménager l'amour-propre des uns pour faire comprendre la situation aux autres. Les inquiétudes des Français leur paraissent vaines et ils ont toujours été convaincus que, du moment que l'Angleterre acceptait le plan Dawes, l'Allemagne n'oserait pas se débiter.

C'est une opinion, mais, tout de même... En 1914, l'Allemagne a parfaitement osé risquer l'aventure, et quand l'Angleterre est venue à notre secours, la Belgique était envahie presque tout entière.

LA NOUVELLE ESSEX, 6 cylindres, 2 litres taxée 15 CV, 11 litres aux 100 kilomètres, est la voiture qu'il vous faut essayer. — PILETTE, 96, rue de Livourne. — Tél. 457.20

Savon Bertin à la Crème de Lanoline

Conserve à la peau le velouté de la jeunesse

Chronique du flamingantisme

Un de nos amis est allé l'autre jour visiter le château de Gaesbeek, promenade agréable surtout pour les gens que n'effraye pas le confort relatif des chemins de fer vicinaux.

Depuis que le château de Gaesbeek est propriété de l'Etat, il est, comme on sait, accessible au public, moyennant une honnête rétribution. Et, comme dans tous les musées de l'Etat, on y trouve des gardiens chargés de surveiller les visiteurs et de leur donner des renseignements, s'ils le désirent.

Seulement voilà. Gaesbeek étant en terre flamande, on y a moins de gardiens qui ne savent ou qui ne veulent parler que le flamand — le bilinguisme étant de plus en plus réservé aux seules provinces wallonnes — et cela ne fait pas du tout l'affaire des visiteurs bruxellois qui, la plupart du temps, ne comprennent pas le flamand. On flamandise les musées après avoir flamandisé l'université de Gand. Que ne flamandisera-t-on pas ?

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman, par Léon Souvignet, histoire d'une petite herbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

Pour vos Soieries

LA MAISON DE LA SOIE, 13, rue de la Madeleine, 13, Bruxelles. Le meilleur marché en soieries de tout Bruxelles.

PALE-ALE. STOUT
& SCOTCH

CALDEERS

C^o NECTAR
RUE KEYENVELD, 67-68
Téléph. Brux. : 183.74 • 277.02

Dupierreux et M. Poincaré

Richard Dupierreux et M. Poincaré sont en polémique. Dupierreux, qui n'a pas attendu l'évolution du *Petit Parisien* pour devenir anti-poincariste, a dit dans un de ses derniers articles de *l'Horizon*, qu'après l'abandon de la résistance passive, M. Hugo Stinnes avait offert à MM. Jaspard et Poincaré un accord économique entre les industries allemande, belge et française. C'eût été, selon Dupierreux, le moyen d'assurer la paix profonde, puisqu'aussi bien, par delà les frontières, les intérêts de ces industries sont solidaires. A cause de l'opposition irréductible de M. Poincaré, cette solution aurait été dédaigneusement écartée.

M. Poincaré a fait démentir dans *l'Eclair*, mais son démenti n'est pas très convaincant. Il n'a jamais reçu de proposition de M. Stinnes, dit-il (parbleu !) mais il ne nie pas que le grand industriel allemand ait essayé d'amorcer la conversation par personnes interposées.

Au fond, cela revient au même. Si l'affaire avait intéressé l'ancien président du Conseil, il eût laissé marcher les personnes interposées; c'est toujours comme ça que des négociations de ce genre commencent.

M. Poincaré eût pu répondre, avec plus de franchise, qu'il avait beaucoup trop de raisons de se défier d'Hugo Stinnes, pour entreprendre avec lui des négociations irrégulières et que, par ailleurs, il ne tenait pas du tout à inaugurer la politique qui doit livrer l'Etat aux puissances financières. Nous croyons que c'était cela le fond de sa pensée et cette attitude était très défendable. Mais M. Poincaré qui, déjà, songe à sa rentrée, n'aime pas à dévoiler le fond de sa pensée.

PHISEN MOUSEL.

Bière de luxe,

En fûts et en bouteilles.

Téléphone : Bruxelles 486.06

Automobiles Voisin

55, rue des Deux-Eglises, Bruxelles.

Lâchage

Une histoire qui n'est à l'honneur ni de la Belgique ni de la France, c'est l'histoire du séparatisme rhénan. Officiellement ni la France ni la Belgique n'ont jamais patronné le mouvement; c'est entendu. Mais les deux gouvernements ont laissé de leurs nationaux et des plus notoires s'y jeter à corps perdu. Des Belges et des Français ont été là-bas faire de la propagande et de l'agitation et pendant des mois les gouvernements les ont laissés faire sans les désavouer. De bonne foi, ils pouvaient dire aux Rhénans: « En ce moment nous sommes liés par les traités; si nous nous occupons ouvertement de votre cause, on nous accusera de menées annexionnistes; il faut que le mouvement séparatiste rhénan parte de la Rhénanie mais dès que vous aurez marché nous ferons valoir le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et nous vous soutiendrons ».

Et les Rhénans, du moins un certain nombre de Rhénans, ont marché. La Prusse ne s'est pas laissée faire; aux séparatistes elle a proposé des nationalistes qui ont démontré aux séparatistes qu'ils étaient des traités, à coups

de matraques et de revolvers. Et nous, ou du moins nos autorités officielles, ont regardé faire. Quand elles ont été bien sûres que les séparatistes n'étaient pas les plus forts, elles ont désavoué, elles ont désavoué bruyamment Pierre Nothomb et le comité français de la rive gauche du Rhin.

Mais maintenant, les gouvernements vont plus fort. A Londres, ils sont sur le point d'abandonner complètement aux vengeances du gouvernement prussien les malheureux qui se sont laissés entraîner dans cette aventure, parce qu'ils ont eu confiance en nous. Et, par-dessus le marché, le correspondant rhénan du *Temps*, organe officieux de tous les gouvernements français, quels qu'ils soient, insulte ces pauvres diables de séparatistes « gens sans feu ni lieu, sans idéal politique, agitateurs révolutionnaires ». Le coup de pied de l'âne, quoi !

Avouez que si les Rhénans désormais, déclarent que nous sommes pleutres, nous n'aurons pas grand-chose à répondre.

Cette attitude de nos illustres gouvernements dans la question rhénane est tout à fait symptomatique. On pouvait être d'avis que la politique rhénane était injuste, l'Allemagne formant, en droit, un tout indivisible; on pouvait aussi être d'avis que c'était une folie, puisque l'Angleterre y était hostile et qu'il est entendu que dès que l'on siffle au Foreign Office, tous les ministres de France et de Belgique se flanquent immédiatement à plat ventre. Mais du moment que l'on était de cet avis, il fallait éviter à tout prix d'attirer les Rhénans dans une aventure sans issue; il fallait désavouer carrément nos rhénanistes et, au besoin, leur interdire l'accès des territoires occupés. Mais cela, on ne l'osa pas. Le sabotage de la victoire, c'est l'histoire de la lâcheté et des hésitations des politiciens.

MIDDELKERKE-PLAGE

LITTORAL HOTEL — Tel. 49

Premier ordre — Restaurant — Pâtisserie

Ascenseur — Orchestre

Retour du Havre

Le Soir loue la manière vraiment magistrale dont M. Houdaille, ordonnateur des manifestations du Havre a rempli ses fonctions. Son autorité, son tact et son urbanité furent unanimement admirés.

M. Houdaille n'avait pas son pareil pour annoncer, avec la dignité qui s'impose: « Messieurs des membres du gouvernement de la République », M. de Fouquières semblait dépasser...

Faut-il vraiment qu'il se soit passé des choses ahornables. On vit, en effet, à un moment donné, le « chef du protocole » parcourir, au galop, les couloirs de l'hôtel de ville, proférant, à tue-tête, des phrases comme celle-ci: « N... de D... qui est-ce qui m'a f... une pagaie comme ça ? ! »

Où ! Monsieur le chef du protocole...

Studebaker 6 cylindres

Cette voiture est à la fois une merveilleuse voiture de tourisme ainsi qu'une voiture utilitaire de premier ordre. Elle est souple, robuste, élégante ainsi qu'économique.

Agence générale: 122, rue de Ten Bosch, Bruxelles.

Autour de la crise du français

Le plus grand de nos ministres a parlé, au Havre, de « l'épopée tragique des événements formidables de cette décennie ».

J'ai appris à définir congrûment l'épopée et la tragédie, mais j'aimerais qu'on m'expliquât ce qu'est une « épopée tragique ».

Le même grand ministre a dit, là-bas, que la France avait « mis au service du gouvernement belge des interventions journalières souvent invisibles et impalpables, toujours discrètes et désintéressées ».

Ne trouvez-vous pas que c'est là un français un peu... audacieux ?

La Conférence de Londres irait beaucoup mieux si M. Theunis, M. Herriot et M. Mac Donald, pour ne pas parler des autres délégués, fumaient la pipe ABDULLA DRIBACCY.

Les pourquoi

A la terrasse de ce café de la place Rogier, ces deux hommes qui ont fait connaissance dans le train Liège-Bruxelles, causent en buvant de la bière fraîche.

— J'ai fait toute la guerre, dit l'un.

— Moi aussi, dit l'autre.

— Je me suis engagé, dit le premier, parce que j'étais célibataire et que j'aimais la bataille.

— Et moi, dit l'autre, je me suis engagé aussi — mais c'était parce que j'étais marié et que j'aimais la paix.

La note délicate sera donnée, dans votre intérieur, par les lustres et bronzes de la Cie B. E. L. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

Histoire juive

Le vieux rabbin Mardocheï est au ciel. Il interroge, un jour Jéhovah :

— Qu'est-ce pour toi que mille ans, Dieu des Juifs ?

— Pour moi ? Un instant !

— Et un milliard de francs ?

— Un sou !

— Alors, Jéhovah, donne à ton serviteur un sou.

— Entendu. Qu'il attende un instant !

« PRALINES MEYERS »

Les meilleures, exigez le nom.

Terroir

Ces touristes visitaient les ruines du château de Lognes, l'ancien repaire de Guillaume de la Mark, dit le Sanglier des Ardennes, sur l'Ourthe, entre Hamoir et Bomal. Il y a, dans le rocher sur lequel s'élevait le château, quelques cavernes pas bien profondes, dont l'ouverture hée parmi les frondaisons. Une petite fille du pays s'offrit à y guider les touristes à la fleur d'une chandelle. Elle les arrêta devant une stalagmite qui offre vaguement l'aspect d'une vierge drapée, tenant sur les bras l'enfant Jésus emmaillotté jusque par-dessus les cheveux.

Et, d'une voix chantante et douce, avec le désir d'instruire les visiteurs, elle annonça :

— C'est une vierche qui s'a fait en gouttant...

Pour Monsieur, Madame et Bébé, Citroën leur propose une nouvelle 5 HP. 3 places.

Silence troublant

Puisque Herriot est l'homme du jour, on peut signaler une curieuse coïncidence ramassée dans son livre : *Créer* (Payot et Cie, 1920, vol. 1, page 222, note 1) :

Production (du minerai de fer) avant la guerre : 19,979,000 tonnes. Le minerai exploité est une hématite oolithique, le plus souvent silencieuse, d'une teneur assez élevée en phosphore.

On ignorait que la silice fut caractérisée par son habitude de silence. On apprend tous les jours...

BENJAMIN COUPRIE

Sea portraits — Ses agrandissements

32, avenue Louise, Bruxelles (Porte Louise) — Tél. 116.83

Sombre énigme

On lit dans le journal *Le Sportsman* :

On annonce la mort de « Tracery » au haras de Cobham, où il était en station depuis le printemps dernier.

C'est un des étalons les plus fameux qui aient existé, après avoir fourni une très belle carrière sur le turf.

« Tracery » était fils de « Rock Sand » et de « Topiary », par « Orme » et la fameuse « Plaisanterie » ; malgré cette origine entièrement européenne, il naquit en 1900 aux Etats-Unis, au haras de M. Auguste Belmont, qui avait importé outre-océan sa mère pleine de lui. Il ne courut qu'en Angleterre, à trois et quatre ans.

On se perd en conjectures pour découvrir qui a « plénifié » la mère.

M. Belmont aurait-il accompli cet acte odieux ?

On se refuse à le croire.

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL — Le meilleur

Le Porto SANDEMAN est recommandé

Pour le cinéma

Avez-vous lu dans divers journaux cette belle histoire ; on vous la donne ici pour le cas où elle vous aurait échappé :

Cavalleria Rusticana. — Un drame de la jalousie, qui s'est terminé de façon tragique, a eu lieu, ces jours-ci, à Luro, en Italie.

Un riche propriétaire terrien avait épousé, il y a sept ans, une jeune fille d'une grande beauté, du nom de Maria Luni. Malgré sa jeunesse orageuse, celle-ci parvint à maîtriser son tempérament jusqu'au jour où elle rencontra un gardien de bétail (engagé par son mari), mauva's sujet connu dans toute la région.

Des relations coupables ne tardèrent pas à s'établir entre eux. La semaine dernière, le mari prétextait qu'il devait se rendre dans une propriété lointaine pour inspecter le bétail, et il partit à la pointe du jour, pendant que sa femme dormait encore. Armé de son fusil, il se rendit à l'endroit où la rumeur publique accusait la jolie Maria de rejoindre son amant. Au bout d'une demi-heure, les amoureux arrivèrent au rendez-vous convenu, en l'occurrence une magnifique baie d'églantines. Ils avaient à peine échangé le bonjour que deux coups de fusil les étendaient morts, l'un à côté de l'autre. Le mari meurtrier rentra alors en grande hâte à son domicile et s'enfuit, avec sa fillette dans ses bras. On pense qu'il se constituera prisonnier au moment où il aura mis son enfant en sécurité chez des amis.

Ça se lirait mieux avec accompagnement d'orchestre.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Cuisine littéraire

A l'occasion d'un spectacle donné récemment à Bruxelles, le promoteur de la représentation avait fait réciter une poésie écrite à cette occasion par un glorieux inconnu.

Un de nos amis ayant estimé qu'il eut été plus heureux de faire choix d'un poème de Verhaeren ou de Rodenbach, le promoteur répondit : « Je n'ai rien trouvé dans l'œuvre de ces écrivains qui puisse convenir de façon parfaite pour la circonstance ; si l'un d'eux avait été vivant, je lui aurais demandé d'écrire ce poème. Mais comme ils sont morts, c'est à un autre que je me suis vu dans l'obligation de le commander ».

Et comme notre ami trouvait que la poésie récitée était de qualité fort médiocre, le promoteur de lui tenir ce rai-

Le style persuasif

Le légitime désir du gain donne à nos compatriotes une admirable éloquence. Lisez ceci :

ATTENTION!!!

Très beaux souliers, très solides, en tous genres et modèles fabriqués à la main avec du cuir de la meilleure qualité, par A. D... et vendus par J.-B. H...

à la chaussée d'A...

Pourquoi est-il nécessaire de donner des prix dérisoires et de courir partout, comme à Hal et à Bruxelles, où on vous demande jusque 100 francs et au delà pour vous contenter et vous n'avez que des souliers en papier ; parceque quand ils arrivent à la réparation, on trouve tout l'intérieur en carton ; et encore faut-il bien faire attention de ne pas courir dans la

LES GRANDS ANNIVERSAIRES



— *Haeten ? Oui un grand anniversaire ; c'est ce jour-là que j'ai eu l'idée de ma combinaison.*

sonnement sans réplique : « Vous êtes mal venu de faire ce reproche... ; j'ai extrait des œuvres de Verhaeren, de Rodenbach et de Lemonnier les phrases qui convenaient tout particulièrement à mon sujet... et je les ai fait réunir par un excellent poète. Vous étiez en droit de dénoncer le plagiat... Mais vous ne pouvez décemment critiquer un poème dont la plus grande partie est écrite par des écrivains à qui vous devez reconnaître le plus grand talent ».

Devant cet argument suprême, notre ami crût prudent de ne pas insister.

RESTAURANT LA PAIX, 57, rue de l'Écuyer

Son grand confort — Sa fine cuisine

Ses prix très raisonnables

LA MAREE, place Sainte-Catherine

Genre Prunier, Paris

pluie sinon vous pourriez bien revenir sans souliers à la maison.

Mais chez nous c'est tout autre chose, ici vous n'avez rien à craindre ; venez voir et jugez ; venez voir nos splendides souliers, solidement faits à la main, avec du cuir de la meilleure qualité de toutes couleurs et résistant à la pluie et à l'humidité.

Egalement, vous ne devez plus donner de belles paroles pour faire réparer vos souliers ; venez franchement chez nous, vos souliers seront réparés avec le plus grand soin et à des prix modérés.

Où, c'est incroyable !

Achetez nos solides souliers en tous genres et modèles et en toutes couleurs

Et vous Cyclistes, achetez nos beaux souliers en toutes couleurs pour vélos, confectionnés avec la meilleure qualité de box-calf.

Dans l'attente, etc...

Peut-on mieux dire, hein ?

Scrupules belges

Un correspondant nous écrit :

Comme tout Belge qui cherche à ne pas émailler sa conversation de belgicisms qui amusent tant nos amis du Sud, j'avais toujours repoussé avec horreur l'emploi de l'expression : « Ne pouvoir rien là contre ». Elle me paraissait la traduction trop fidèle de l'expression flamande et la trop nette indication de ma qualité de Belge bruxellois.

Molière, il est vrai, dans une comédie ou une farce, je ne me souviens plus du titre, emploie : « Ne pouvoir rien contre, mais le mot « là » ne se trouve pas. Mais au cours de mes dernières lectures, j'ai trouvé :

Francis de Miomandre : « La Jeune Fille au jardin », édition Ferenczy et fils (Le Livre Moderne Illustré, 15 juillet 1924). Page 59 : « Rien à dire là contre ». Mieux. Dans les Œuvres Libres » (édition Arth. Fayard, n° 38, août 1924), page 283 : « Louise ne peut rien là contre ». (Le Nom de Chalandan, de J. Ernest Charles).

Me voilà bien perplexe. Je ne puis croire cependant que le parler belge ait conquis la France. Quid ?

Il est vrai que le Belge tiendra à rester original dans son langage et ne dira probablement pas : je ne « peux » rien là contre ; mais bien : je ne « sais » rien là contre.

Eh bien ! il y a là un exemple de la timidité belge ! « Ne pouvoir rien là contre », se dit (quoi que ce soit ou non correct) couramment en France, et on aurait tort, en Belgique, de se gêner.

Th. PHLUPS

CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE !

123, rue Sans-Souci, Brux. — Tél. : 1338,07

Réparation

La cinquième chambre du tribunal des dommages de guerre de Mons a, par jugement du 29 février 1924, émis les émouvantes considérations suivantes :

Attendu qu'à supposer que l'épouse du demandeur ait été dévotement par des artilleurs hohes, sa conduite, en ce cas blâmable, n'avait d'intérêt réel que pour le mari ;

Qu'à supposer que le ménage ait donné à la population le droit de le mépriser, rien ne permettait aux habitants de s'ériger en justiciers et de se livrer à des actes de sauvagerie aussi déplorables qu'inutiles...

On ne saurait mieux dire.

Champagne BOLLINGER

PREMIER GRAND VIN

Ingénuité

Dans une commune de l'agglomération carolorégienne, un bourgmestre du plus beau rouge a oublié d'aller à l'école étant plus jeune.

Dernièrement, le secrétaire communal lisait un rapport d'experts, qui avaient analysé les eaux de la ville et déclaraient qu'elles étaient inutilisables, parce que infestées de microbes, et notre maître de conclure :

« Il faudra rweti à coula, tel'eau qui véreu des « croes » ettir ». (Il faudra veiller à cela quelquefois qu'il vendrait des « croes » entiers.)

Automobiles Buick

75 à 80 p. c. des accidents d'automobiles sont dus à des réins défectueux. En achetant une voiture avec les freins aux quatre roues, vous doublez vos chances, aussi votre intérêt exige que votre nouvelle voiture soit équipée avec ses freins.

A qui le "Tour" ?

La Belgique, active et zélée,
Après la France fait son Tour.
Nous voyons, depuis quelques jours,
Sur nos routes, la jante ailée...

Nos courageux « espoirs » nouveaux
Vont, bravant les intempéries.
Et le terrain toujours varie...
Ils s'en vont par Mons et Barvaux !

A l'altitude la plus haute,
Ils arrivent, fringants et frais,
Et redescendent sans arrêts...
Voici les jours de pente et côte !

Pédalant du soir au matin,
Ils vont, dos voûté, ventre à terre...
C'est vraiment comme en Angleterre :
« L'homme roule » !... disent certains.

Quelquefois, un coureur s'énerve
Et abandonne le duel.
Anisi, les sous-officiers
Passent aux « cadres » de réserve !

Le jury n'a pas de pitié
Pour le fautif. Il sanctionne
Ce dernier qui, lors, abandonne
Et devient un coureur... « à pied » !

Pour les « aiglons » souvent novices,
C'est une passion parfois...
Est-ce un grand péché ? Non, ma foi,
Car les « clous » ne sont pas des vices...

Le masseur, mieux que l'entraîneur,
Au succès des « as » contribue.
Grâce, ici, lui soit donc rendue.
Tiens ! A tout soigner, tout honneur !

Quand la température est belle
C'est plaisir que de pédaler,
Et, de plus, il est sain d'aller
Régulièrement... à selle !

Marcel Antoine.

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Invraisemblable !

Ci le texte d'une lettre qui ne vient ni de Calcutta, ni de Pondichéry, pas plus qu'elle n'a été écrite sur les bords de la Seine ou du Lunaba. Elle émane d'un hôtelier l'Aix-les-Bains :

Monsieur,

Nous sommes comtes de lireur qui s'est glissé dans votre note et nous en empressons de vous adresser ici pour la somme de 60 frs.

Nous ne vous expliquent que du fait que ayant l'habitude de tenir à point les notes à veuille au soir, pour le lendemain matin, la fille qui a fait le compte a émis de rever la journée de votre départ et comptés d'avance.

Nous vous prions de nous excuser et de croire cher Monsieur à l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Cette lettre est extra-or-di-naire. C'est un ami qui nous la communique.

SPIDOLEINE

L'huile idéale pour Automobile.

Concours et examens

Examens d'histoire :

— Comment s'appelait, demande le professeur à un élève, le principal ministre de Tibère ?

L'élève reste silencieux.

— Séjan, lui souffle son voisin.

L'interrogé, avec assurance :

— C'était Jean !...

???

A l'Université, on demande à un candidat :

— Nommez trois hommes d'Etat français du XIX^e siècle ?

Le candidat, flamboyant convaincu :

— Olivère, Thièrse et Gueutzotte !...

???

C'était à l'Université de Louvain, sous le rectorat de Mgr de Ram.

— Comment s'appelait, demande l'examineur à un candidat, le chef arabe qui fut battu à Poitiers ?

Embarras du candidat.

— Aberaman, lui souffle son voisin.

L'autre, à haute voix :

— L'abbé de Ram !...

???

Examen de latin.

A « l'écrit », on donne à traduire la troisième lettre de l'Ovide, qui écrit de Silly, à sa mère, qu'étant malade, fait rédiger sa lettre par une autre personne (*altera manu*, par une autre main). Un élève traduit :

« Ayant mal à la main droite, je vous écris de l'autre main... ».

???

A « l'oral », le professeur, goguenard, demande à un élève à propos d'un certain verbe, un « temps » qui existe pas.

Embarras de l'élève.

Son voisin lui glisse complaisamment sous les yeux sa grammaire ouverte, en lui montrant du doigt, dans la page correspondante, l'inscription habituelle : *manque*.

Alors, l'élève, d'une voix de stentor :

— Mangkwe !...

???

Ceci est une histoire d'université boche, reposant sur le dicton d'outre-Rhin : « Le bœuf est devant la montagne », à propos de quelqu'un qui se trouve devant un obstacle infranchissable.

Un examinateur malintentionné s'efforce de « mettre en dans » un candidat, qui, toutefois, répond victorieusement à tout. A la fin, pourtant, il arrive à le « coller » ; le candidat, embarrassé, reste muet. Alors, le professeur, avec une joie féroce :

— Ah ! Ah ! Ici, le bœuf est devant la montagne !

— Excusez, Monsieur le professeur, je ne suis pas un montagnard...



Le livre de la semaine :

L'An prochain à Jérusalem

Jérôme et Jean Tharaud poursuivent leurs brillantes et souvent poignantes études sur le monde juif. Et à lire leurs livres : *L'Ombre de la Croix*, *Un royaume de Dieu*, *Quand Israël est Roi*, et celui-ci : *L'An prochain à Jérusalem*, on s'aperçoit que de ce monde, personne parmi nous n'en avait aucune idée.

Quelques hébraïsants connaissaient Israël, d'il y a deux mille ans ; l'Israël d'hier et d'avant-hier restait enfermé dans le mystère du ghetto. Nos juifs, à nous, ceux qui sont nos compatriotes, nos concitoyens, nos amis, l'ignoraient d'ailleurs autant que nous-mêmes, et c'est avec un intérêt passionné qu'ils lisent les Tharaud, parce qu'ils trouvent dans leurs livres, qui ne sont cependant ni philo-sémites, ni antisémites, l'évocation d'une mystique qu'ils avaient comme oubliée, comme refoulée, selon l'expression de Freud, et que ces pages précises et puissantes réveillent tout à coup.

Dans *L'An prochain à Jérusalem*, les Tharaud étudient le sionisme. Evidemment, c'est une étude sans aucun appareil scientifique — les Tharaud sont, avant tout, des artistes — mais ces images, ces « compositions de lieux » et surtout ces portraits d'apôtres et de visionnaires expliquent merveilleusement le mouvement sioniste, sa poésie, sa force et aussi son caractère chimérique, son extravagance. C'est tout un aspect de l'âme juive qui se dévoile dans ce livre étrangement prenant et qui apparaît comme le couronnement de toute cette série d'études consacrées à Israël, avec la sympathie d'esprit sans laquelle on ne comprend rien.

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital ;

Ravoi soigné en province - Tél. 259

Ambition

Ado (six ans), est le fils d'un de nos braves officiers qui, pendant la guerre, accomplit vaillamment son devoir au front.

Aux heures de souvenir, le bambin a vu son papa retirer d'un coffret, des diplômes et des décorations ainsi qu'un brassard d'invalidé.

A un ami de la maison qui lui demandait qu'elle serait sa profession plus tard, il répondit :

« Je serai invalide ».

MATHIS La voiture utilitaire La plus avantageuse

Tattersall Automobile, 8, Av. Livingstone, Brux., tél : 349,89

Flamingâtisme

Sur une porte d'un hôtel de ville de l'agglomération bruxelloise, deux plaques portant :

CONCIERGE
PORTIER

Quel est le terme flamand ?

???

A Ostende, on résoud la question en rédigeant moitié en flamand, moitié en français, et l'on peut lire :

POST
POMPIERS

???

Une belle traduction, toujours à Ostende :

Utrechtstraat — Rue du Prospect

Modestie

Un de nos savants les plus notoires, aussi célèbre par ses expérimentations sur les bovidés que sur l'état d'âme de l'activisme estudiantin à l'Université de Gand, termine un de ses rapports par cet aveu dépourvu d'artifice (il s'agit d'une injection de certain sérum à des vaches qui avaient déjà doublé le cap de la ménopause) :

« ... étant une vieille bête, je n'ai pu constater le bon effet de mes injections... »

On ne saurait mieux dire.

TERVUEREN PARC - RESTAURANT SEVIN

Maison de 1^{er} ordre. — Cuisine et cave réputées
Situation unique. Clientèle d'élite. Tél. : Terv. 3.

Instantanéité

Deux coloniaux, Sus et Jef, se rencontrent en congé à Bruxelles :

JEF. — Zeg Sus, toi qui as bloqué des sciences, pourrais-tu me dire quelle est la chose la plus rapide au monde ?

SUS. — Awel, c'est la lumière, pardi !

JEF. — Alléé, mon vieux, tu n'y connais rien : Voici la chose la plus vite au monde : Imagine-toi que tu rentres en Afrique avant moi, que tu laisses la femme ici. Moi, je suis à Bruxelles, toi, tu es à Boma. Je couche avec ta femme ! Eh bien ! tu es *instantanément* cocu !!!

CONFORT	BORDS DE LA MEUSE	Cuisine soignée
LA POTINIÈRE		
DAVE-NORD, HOTEL-RESTAURANT		
Cures d'air et de Mumm Cordon Rouge		

Les mots

Deux amis s'abordent au boulevard Anspach.

— Quelle chaleur ! dit l'un, en regardant le ciel, où un gros nuage noir est en train de se former.

— C'est accablant ! dit l'autre.

— Tiens, je ne veux pas de mal à ce nuage, repart le premier, et, cependant, je le verrais crever avec plaisir !

???

Au théâtre :

LUI. — Pourquoi ne te sers-tu pas de ta lorgnette ?

ELLE. — Je ne puis pas.

LUI. — Pourquoi ?

ELLE. — J'ai oublié de mettre mes bagues.

???

Fêtes Nationales :

— Garçon, un demi !

— Brune?... blonde ?

— Tricolore !

???

Ce politicien cherche à sous-louer, pendant ses vacances, qu'il passe à la mer, l'appartement de garçon qu'il possède à Bruxelles.

Un amateur se présente, inspecte les lieux et fait la moue quand on lui dit le prix de location : 500 francs par mois.

— Cinq cents francs pour deux chambres et un cabinet ? Y pensez-vous ?

Alors, le député :

— La Belgique paie la même chose, plus cher que ça, je puis vous l'affirmer : je suis de la partie...

Les manuscrits et les dessins ne seront pas rendus

Continuons

A la gloire d'Ignace Sinzot, un lecteur flamand rédige l'épithaphe suivante :

Ignas Sinzot
Dat was 'ne zot,
En zijnen zot
Die is kapot.



Après le bain,

un bouillon **OXO**
favorise la réaction.

Annonces et enseignes lumineuses...

A l'étalage de l'opticien au Klapdorp à Anvers :
Met extra fijne glazen en étui

???

Deux enseignes, rue de Louvain, aux coins de la rue de la Presse :

A LA BOUCHERIE DES MINISTÈRES
A LA DISTILLERIE DES MINISTÈRES

???

Une autre aux environs de la gare du Nord :
IN WEST-VLAANDEREN
Alois Rigole

On ne dit pas s'il s'agit de l'honorable ministre des Affaires économiques.



Signe des temps

A la porte d'entrée d'un bureau de change de la rue de la Montagne, on peut lire :

No change here

La maison n'effectue pas de change

Immédiatement au-dessus :

Stoppage, réparation, rapiéçage de tout vêtement, etc.

Il s'agit, évidemment, de la réparation des culottes et des vestes rapportées de la Bourse. Ce doit être une maison où l'esprit d'opportunité est poussé fort loin. Il est toujours bon d'avoir plusieurs cordes à son arc.

Le Mémorial de Gaillon "Pourquoi Pas ?" à Londres

Les derniers jours de la Conférence

Nous continuons à recevoir les lettres les plus encourageantes et les plus touchantes. Qui peut lire ce mot sans notion et que signe une mère.

« En souvenir de mon fils Maurice, élève de Gaillon en 1917, qui fut tué à l'ennemi en octobre 1918, je participe en volontiers à votre souscription. »

De Prouvy (Nord, France), M. Emile Couvreur écrit à nos secrétaires :

« C'est avec grand plaisir que je l'envoie 10 francs pour cela. Tu me diras si tu estimes que ce n'est pas assez. Mais une plaque n'est pas un monument, avec le nombre, sans difficulté, on réunira la somme nécessaire, car je suis sûr que ce ne pas un « ancien » ne laissera échapper cette occasion de commémorer l'œuvre de Gaillon, l'enseignement du major « Fantomas » et la bonne et franche camaraderie que nous y connaissons.

Il n'y a pas à dire : Gaillon fut le creuset des belles troupes militaires et tous en conservent un souvenir étendu au dépit de la discipline de pensionnat que nous avons gagnée ensemble dans « Giska vous va ? », et de la nostalgie du front qui nous prenait parfois... »

???

D'autre part, M. Brand, lieutenant de régiment d'infanterie, 5^e session (8-8-15 au 51-10-15), nous dit :

« Puis-je me permettre de vous suggérer l'idée de publier également le souvenir des morts d'un autre centre d'instruction : l'Ecole coloniale de Honfleur. C'est de cette école que, répondant à l'appel du général Tombeur, tant parus de nombreux officiers et sous-officiers pour rejoindre les troupes coloniales dans l'Est-Africain allemand : beaucoup n'en sont pas revenus. »

Répondant une fois de plus que si notre attention a été portée vers Gaillon elle n'implique aucune exclusivité... mais nous avons été menés à Gaillon et il faut bien nous y tenir.

Souscription Gaillon

Report de la première liste.....fr.	185—
Lieutenant de réserve Brand, ex-lieutenant des troupes coloniales belges, 1 ^{er} régiment brigade sud, mutilé de guerre	10—
Fernand Demets, bourgmestre de Cureghem-Anderlecht, membre de l'Amicale des officiers de réserve	100—
an Callicaux, architecte, rue du Pacifique, 20	5—
Lieutenant Vastemans, 6 ^e session	5—
Emile Couvreur, à Prouvy (Nord, France)	10—
Lieutenant R. Vandam (10 ^e session de Gaillon), aéronautique militaire, à Nivelles	5—
Mme Vve Max Antoine, 68, avenue Albert, Forest, en souvenir de mon fils Maurice, élève de Gaillon en 1917, tué à l'ennemi en octobre 1918	50—
Alfred Liénard, 97, rue Vanderschrik, Bruxelles, au nom de mon fils, le lieutenant A. Liénard, du 2 ^e carabiniers, promotion Ochs de Gaillon, actuellement au Congo. Pour son heureux retour	20—
anciens de Gaillon de la 69 ^e promotion (I. et C.) de l'Ecole militaire :	
Henard, lieutenant, 9 ^e session C.I.S.L.A.	5—
De Jonghe, — 9 ^e —	5—
Herman, — 6 ^e —	5—
Dominique, — 3 ^e —	5—
Thomas, — 8 ^e —	5—
Sclavons, — 9 ^e —	5—
Doneux, — 5 ^e —	2—
Leloup, — 9 ^e —	2—

Tout sera fini, sans doute, quand paraîtront ces lignes. M. Herriot aura bouclé ses valises et, suivi de son fidèle Clementel et du brave général Nollet, qui ronchonnera sans doute un peu moins, il aura repassé la Manche — la dernière manche !

M. Theunis et son co-équipier, Paul Hymans, seront rentrés à Bruxelles, préoccupés surtout de faire le pont du 15 août. Quant aux experts belges, pilotes par Gutt, qui fut successivement, au cours de cette conférence, expert militaire, expert juriste et expert financier, ils auront repris le chemin doré de l'hôtel Astoria, où M. Delacroix les a précédés de quelques jours.

Les délégués allemands auront réimporté leur beauté en manière d'application des conclusions de la troisième commission sur les transferts. Et l'on aura vu franchir les Alpes, l'Italien Pirelli, sur ses caoutchoucs, et Lanino, malade de sa peste. Nous allons oublier le sultan de la Ruhr, notre Hannecart national, qui a fait, comme de droit, le voyage en Pulmann-car. Quant au vicomte Ishii, il continue... puisqu'il siège à Londres.

???

Ce qui caractérisera la Conférence de Londres, c'est qu'elle fut vertueuse, tout en étant nocturne. Les nuits se passeront pourtant au numéro 10, mais le numéro 10 est tenu par M. Mac Donald, ce qui est une garantie de moralité écossaise. Rappelons, à ce sujet, un récent incident.

Depuis trois fois vingt-quatre heures, la troisième commission s'efforçait de mettre au point la formule magique qui doit charmer, tout à la fois, les nationalistes de Berlin et le cartel des gauches au Palais Bourbon. On commençait à être légèrement « sleepy ». L'expert allemand enfouissait la pointe de son nez dans ses dossiers. Le Français dormait, renversé dans son fauteuil, et M. Logan, qui avait accoudé sa méditation à la cheminée, regardait fixement la pendule. Elle marquait 5 heures du matin. D'un doigt distrahit, il avarça l'aiguille.

Quand l'expert allemand leva les yeux, il vit, avec effarement, que, pendant son sommeil, le temps avait vite passé. Il consulta sa montre, constata qu'elle retardait et rectifia le jeu des aiguilles.

L'expert français s'éveilla peu de temps après et remplit la même formalité. Il était 5 heures quand tout le monde s'en alla. La commission infatigable devait se réunir à 11 heures. Dès 10 heures, tous les délégués étaient là, sauf les Belges et l'Américain.

Quand MM. Logan et Gutt arrivèrent, ils trouvèrent la commission endormie. C'est ainsi que se terminèrent, d'ailleurs, les travaux laborieux de ce conseil des sophistes des transferts. Le sommeil est le seul bon conseiller.

???

Décidément, la gloire du journalisme belge à Londres fut notre confrère Calonne. Rose et blond, il était partout. Aussi l'avait-on surnommé « le bébé Calonne ».

???

La Roumanie était représentée par son ministre, M. Titulesco, homme bizarre, intelligent, et dont la caractéristique est de craindre les courants d'air. Il ne discutait qu'enmitoufflé. Il proposa, un jour, sur une question de détail, une solution où son pays jouait un rôle.

— S'il s'agit de la Roumanie, répondit M. Mac Donald, nous serons d'accord en deux minutes.

— Je suis heureux, répondit en souriant M. Titulesco,

de constater qu'il est au moins un point sur lequel la Conférence puisse se mettre d'accord en deux minutes.

???

Pour hâter la fin de la Conférence, M. Ramsay Mac Donalid avait usé d'un stratagème à la fois ingénieux et innocent.

— Je veux, avait-il dit, partir pour l'Ecosse, samedi à 4.50 h. du matin. Il faut donc que la Conférence se termine à 5 heures.

Les Allemands ont peu goûté cet argument et, à leur demande, il n'en a point été parlé dans le procès-verbal officiel.

???

Les Allemands avaient apporté à Londres tout ce qu'il faut pour jouer au golf.

A Cannes, c'étaient les Anglais qui apprenaient le golf à M. Briand.

???

Jusqu'à lundi dernier, tous les « herr doktor » du Ritz étaient vêtus de noir. Aussitôt que M. Herriot fut revenu de Paris avec le général Nollet, on les vit costumés de blanc et portant des chapeaux de paille. En politique, les couleurs sont des symboles.

???

L'éminent juriste, M. Bourquin, ayant dû quitter Londres pour La Haye, où il donne un cours de droit international, il fut remplacé par son collègue, M. Marx. Le jour de son arrivée, celui-ci fut assailli de coups de téléphone, dont il ne comprit pas, tout d'abord, la signification.

— Is the German chancellor at home ?

M. Marx était affolé. Le chancelier, le vrai, l'homonyme du juriste, arriva quelques jours plus tard.

???

Tout au bout du couloir où donnaient les appartements de nos ministres se trouvait la chambre d'Elsie Jannis, une des plus charmantes étoiles de la scène anglaise.

La divette avait deux chiens pékinois, gros comme le poing, qui s'évadaient quelquefois et venaient chercher refuge dans le salon de M. Theunis. Celui-ci jouait avec eux, entre un conseil des sept et un conseil des quatorze.

???

Un des délégués d'une nation que nous ne nommerons point se plaignait d'avoir été trahi par un de ses collègues, qui se retrouve, avec une dextérité toute particulière, dans les mystères du change allemand.

— Au cours du jour, lui disait-il, ça fait combien de marks-or pour trente deniers ?

???

Il y avait deux sortes d'experts parmi la délégation belge. Ceux qui faisaient une cour assidue aux deux ministres et ceux qui, n'ayant rien à attendre d'eux, dédaignaient de leur frotter la manche.

Les premiers, à l'heure du lunch, se dépêchaient d'arriver dans la salle du restaurant et de s'asseoir « à la grande table », celle qui présidait M. Theunis.

Les autres, les Hannecart et les Janson, de l'expertise, allaient, tout simplement, prendre place à une table voisine, toute petite.

Et c'est à la petite table qu'on ne s'ennuyait pas.

???

Un détail curieux, qui pourra servir plus tard à ceux qui voudront écrire la biographie de Richard Dupierreux : Chaque fois que le jeune et distingué polémiste mange de la glace, son œil droit gèle. Il jette alors sur vous un regard froid.

Il paraît qu'il a rapporté cela de la Russie. Décidément, disons-le froidement, c'est lui, l'œil de Moscou !

???

Deux ombres planaient sur la Conférence. Celle de Poincaré et celle de Jean-Pierre Vaquier.

M. Herriot n'avait eu à demander à personne la grâce de M. Poincaré.

Mais il avait demandé à Henderson la grâce de Jean-Pierre Vaquier.

Le lendemain du jour où le président du conseil français eut fait ses dernières concessions, le héros de l'Ancre Bleue fut pendu.

Heyst s/Mer DIGUE HOTEL DES FAMILLES — Propriétaire : A. DE FONSEUR —	Restaurant PREMIER ORDRE Pension Pâtisserie TÉLÉPHONE : 50
--	---

Le Sénat déchainé

M. t'Kint de Roodenbeke, président du Sénat, compte assurément parmi nos sénateurs les plus sympathiques ; mais on ne pourra pas dire de lui qu'il compte parmi les meilleurs présidents qu'ait connus la Haute-Assemblée. Une certaine nervosité, bien compréhensible, mais peu excusable, lui enlève le sang-froid et, partant, l'autorité que possède un Brunet et qu'ont possédée, au Sénat, le baron de Favereau, le duc d'Ursel et le comte de Mérode, ses prédécesseurs.

M. t'Kint de Roodenbeke abuse du maillet ; les mouvements de séance ont pour effet de déclancher automatiquement le choc de son maillet sur la tablette de son pupitre. C'est à ce point que, quand il interpelle les interrupteurs, il ne cesse de frapper du marteau, si bien qu'il couvre complètement ses propres paroles.

La gauche socialiste du Sénat qui a inscrit le Tumulte et la Vocifération à son programme et qui ne conçoit l'opposition parlementaire qu'accompagnée de cris sauvages et de vacarme de meeting, s'en donne à cœur joie dans des débats ainsi mal dirigés et contenus : pour elle, M. t'Kint de Roodenbeke est le président idéal, celui qu'elle souhaite voir s'éterniser au fauteuil. Mais la gauche, et même la droite ne forment pas ou ne forment plus les mêmes vœux ; il y va du prestige de l'assemblée et du fonctionnement de la machine parlementaire, déjà si fatiguée et si grinçante.

???

On peut difficilement se faire une idée, par les comptes rendus des journaux quotidiens, du scandale de certaines séances sénatoriales, notamment de celles qui ont terminé la session actuelle.

La toute dernière fut invraisemblable. On venait de terminer le vote d'ensemble de la loi sur les loyers et la moitié des membres avait déjà quitté la salle ; l'autre moitié était répandue dans l'hémicycle, lorsque M. Moyersoen, qui avait sur le cœur l'épithète « voleurs ! » que M. Van Fletteren, le sénateur socialiste aveugle, venait de lancer à ceux qui avaient répondu oui, demanda au président de rappeler à l'ordre le dit Van Fletteren. Gesticulations, hurlements, poings levés ; tout le monde vocifère autour du comptoir. Van Fletteren, sommé par le président de retirer son injure, cède le terrain pied à pied.

— Je pense ce que j'ai dit, mais je retire l'expression de cette pensée par déférence pour le président.

— Non ! non ! retirez sans conditions, hurle la bande des « voleurs ».

- Tout mon discours tend à prouver que vous êtes des
meurs ; je ne retire pas mon discours...

- Retrait pur et simple ! clame la bande.

- Le président, le poignet cassé par les coups de maillet,
vient à dire :

- Je devrai, dans ces conditions, maintenir mon rappel
ordre.

- Je m'en fous ! répond Van Fletterenl.

Les camarades socialistes essayent d'intervenir pour
user.

Moyersoen insiste.

- Il n'est pas possible qu'une partie de cette assemblée
soit sous le coup d'une parcellaire injure.

Il voit le moment où l'assaut va être donné au comp-

Le sénateur libéral s'écrie :

Si une telle scène se passait dans un cabaret de vil-
l'occasion d'un meeting, le président ferait inter-

le garde champêtre ou les gendarmes.

- Retirez-vous le mot, oui ou non ? demande le pré-
sident, qui sent la droite tout entière contre lui.

- Je le retire, mais je le pense !

De nouvelles protestations furibondes, si furibondes cette
fois, tout de même, les socialistes commencent à sen-

se que Van Fletteren a été trop loin.

- Le mot est retiré purement et simplement, annonce
le président, qui prend ça sur lui.

Van Fletteren ne proteste pas.

Le président se contente de ce muet acquiescement.
La séance est levée ! déclare-t-il.

Il descend du fauteuil et l'hémicycle se vide, après quel-
ques nouveaux échanges d'invectives où on entend ces

« La droite vous retire son estime » et « Je m'en
fais facilement ! »

???

Il reste, M. t'Kint de Roodenbeke ne s'en fait pas déme-
ment. La veille, le boucan avait été intense, sans

autre, cependant, à cette frensésie, et le Sénat avait
été, une fois de plus, l'aspect pittoresque de l'Au-

de du Tohn-Rohu.

Le sénateur s'approche de M. t'Kint, au moment où il
descend l'escalier du bureau.

- Dure séance pour vous, lui dit-il...

- t'Kint le regarde avec quelque étonnement :

- Mais, ça n'a pas trop mal marché, répondit-il avec
une visible sincérité.

- Non... il n'y a pas eu de morts, fit l'autre.

- Tout quoi ! il résulte que le Sénat, gauche et droite,
est toute l'estime qu'elle possède pour un homme

si évidemment bien intentionné et dévoué jusqu'à la gauche,
charge dont il est revêtu, commence à se dire qu'il

temps que le président préside.

HEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

LIVRET-GUIDE OFFICIEL

SERVICE D'ÊTE

La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans met en
l'édition du service d'été de son Livret-Guide officiel

contenant l'horaire complet de ses trains.

Sur ce document renferme, en outre, des rensei-
gnements généraux et touristiques indispensables à la prépa-

ration de voyages d'excursions.

Il est public pour se procurer ce Livret-Guide, le seul édité
par la Compagnie, dans les gares et bureaux de

service, au prix de fr. 2.50 l'exemplaire.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Com-
munications Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe-Max,
Paris.

Advertising Club

Parmi les membres américains du Congrès de la Pu-
blicité, à Londres, se trouve M. G. Herbert Paling, qui
s'est fait une spécialité de rédiger des réclames, aussi
sentencieuses que laconiques, pour les grandes firmes in-
dustrielles du Nouveau-Monde.

Il se fait payer, pour ce genre de réclame, quatre dol-
lars la ligne, ce qui lui permet de dire qu'il est l'écrivain
le mieux payé du monde.

Le dollar étant, en ce moment, une denrée très recher-
chée, nous nous sentons pris de l'envie d'imiter M. G.
Herbert Paling. Tâchons donc, sans vergogne, de lui sub-
stituer quelques clients, par un vol à... l'américaine, en
leur fournissant des réclames du genre de celles qui font
leur bonheur.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Pour être fort, prenez le triple extrait de viande Ochs!

???

AVIS AUX GENS DE MAISON

Notre ennemi, c'est notre maître; mais les maîtres fournis par
le bureau de placement X... deviennent des amis!

???

EN TOUTES CHÔSES, IL FAUT CONSIDÉRER LA FEMME
MAISON X...

Pompes funèbres

???

CHAQUE CHAUSSURE A SA PLACE!

C'est la devise des nouveaux magasins de chaussures X...

???

Rien ne sert de courir; il faut partir à point. Mais, avec
l'auto Rapidson, vous pouvez partir quand vous voulez!

???

Un mal qui répand la terreur,

Mal, hélas! redouté des manants et des rois,

Est guéri par le 908!

???

« Dans l'ode, un beau désordre est un effet de l'art »,
— mais un effet de l'art bien plus beau encore est produit par
les étalages de la Grande Charcuterie Pestelon, Ascouton & Co.

???

Aide-toi, le Ciel t'aidera!

La célèbre maison « Rente Viagère Co Ltd » fera le reste.

???

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

Mais le complet de la maison Chiktip fait le parfait gentleman.

???

« Bien faire et laisser dire ! »

De ces cinq mots, Machin pour ses purges s'inspire!

???

Pour acheter vos cibles de Vogelpuk, adressez-vous à la
Maison X... Les factures sont exonérées de la taxe de trans-
mission, la Maison X... ayant fait admettre au ministère des
Finances que : « à l'impôt-cible nul n'est tenu ».

???

Vente de parapluie. — En vente chez tous les libraires :

L'ORTHOGRAPHE APPRISSE EN CINQ LEÇONS

Extrait d'une lettre de félicitations adressée à l'auteur par
M. le chevalier de Vrière, sénateur : « ... Avant d'avoir étudié
votre méthode, je faisais en moyenne six fautes d'orthographe
par page d'écriture; aujourd'hui, je n'en fais plus que trois. »

???

Tout le monde connaît la question posée par la célèbre chan-
son de Grétry : Où peut-on mieux que dans son sein de sa fa-
mille? Oû? Mais si l'on est veillard, au sein de la couveuse
artificielle X. Y. Z., brevetée S. G. D. G.

???

Ne jetez plus vos vieilles lettres d'amour : envoyez-les à la
Maison Détritus & Co, qui rachète au plus haut prix toute
espèce de vieux papier.



JEUDI 7 AOUT. — Vous avez pu rencontrer dans les territoires des diverses bonnes villes et tiré à divers exemplaires, un monsieur exubérant, lyrique et gesticulatoire. Pour lui, la vie est belle, vous êtes bon, il est beau, tout va bien.

C'est le monsieur qui revient du Havre et des fêtes franco-belges. Ce poète détonne dans la morne et malodorante grisaille d'aujourd'hui. Il a l'état d'âme qu'on eût, que nous eûmes aux grands jours : 4 août 1914, réponse à l'ultimatum boche, rebour du Roi, etc., etc. C'est un attardé, et on l'envie. On sent, on comprend, à le voir et à l'entendre, que ce jour du Havre fut un grand jour...

???

VENDREDI 8. — A Ostende, concert classique, foule au Kursaal, dans cette étonnante salle de verre et de fer dont le détail déplaît, dont l'ensemble est féérique, sorte de cathédrale de fête qui va appareiller vers la haute mer. Applaudissements frénétiques, selon l'habitude de ce Kursaal, après chaque exécution.

Puis, tout le monde tourne le dos à l'orchestre et crie acclame vers la loge royale, une petite silhouette blanche approche du balcon, salue. On sait pourquoi elle est à Ostende, cette année : depuis trois jours, elle console les veuves qu'a faites la dernière tempête.

On raconte qu'à l'armistice, quand Anseele revit le Roi à Gand, il lui tapa sur l'épaule en disant : « C'est bien, ce que vous avez fait ! » Geste risqué, parole un peu prétextieuse, mais si juste !

???

SAMEDI 9. — Pleurard, inquiet, littéraire et brave homme, Herriot revient de Londres à Paris pour y prendre un peu de réconfort. On pense à lui avec colère et avec pitié aussi. Le destin lui a fait une vilaine plaisanterie en le sommant de réaliser *illico* un programme plus électoral que national. D'autre part, il y a (sait-on jamais ?) peut-être du bon dans ce programme. Essayer ? Pourquoi pas ? Jeter les armes et se jeter soi-même ensuite dans les bras de l'Allemagne ? Aïmeons-nous Folleville ? C'est humain et c'est évangélique. Dans la vie privée, il n'y aurait pas à hésiter. On ne risque que soi, sa peau et sa fortune.

Ce qui trouble dans les héroïsmes guerriers ou évangéliques des hommes d'Etat, c'est que ce n'est jamais leur fortune et leur peau à eux qu'ils risquent.

???

DIMANCHE 10. — Anniversaire de Haelen. C'est un bel

épisode, Haelen ! Vous en souvient-il ? Comme il fut réconfortant ! Le 4 août, il est vrai, jour tragique de l'invasion, nous avions été encore plus réconfortés en lisant dans les Galeries, deux dépêches. L'une disait : « Cent mille Anglais sont débarqués ce matin à Anvers ». L'autre : « Un escadron de lanciers vient de mettre en fuite deux régiments de uhlands aux environs de Namur. »

Haelen fut un événement plus consistant, un bel exploit qui nous donna confiance. Pour les gens qui savaient, cela paraissait si fou de se mettre en travers de la formidable machine boche.

Mais souvenez-vous des « communiqués »... Haelen mettait fin, ou à peu près, à la guerre. Nous arrêtons l'envahisseur... David avait frappé Goliath d'ataxie définitive. Hélas !

???

LUNDI 11. — La République allemande fête son anniversaire. Qu'est-ce que c'est que ça que la République allemande ? C'est le Reich. Est-ce aussi Ludendorff ? G. fut, paraît-il, la parade-marche et *Deutschland über alles*. Alors, pour nous, vue de l'extérieur, cette République se distingue pas bien d'un Empire.

Il y a aussi l'énigmatique et amorphe Ebert. Les remplaceants de ce genre ont toujours l'air de penser comme Mme Lætitia Bonaparte : « Pourvu que ça dure ! »

En somme, en France, il a fallu aller jusqu'à Félix Faure pour trouver un prétendant qui croyait que c'était arrivé. Et ça n'a pas continué.

Ce doit être le défaut des démocraties. On ne s'y assoie pas ; on reste près de la porte, tout prêt à aller avec un petit bagage qu'on aura eu le temps de rassembler. Et les personnages consulaires (pauvre Millerand) frappés à la porte, de l'extérieur, et ils grognent quand on les répond : « Il y a quelqu'un ! Une minute, s'il vous plaît ! »

???

MARDI 12. — On a pendu, à Londres, un nommé V. qui, depuis des jours, savait qu'il mourrait aujourd'hui à neuf heures, et par quel moyen.

Cela nous horrifiait ; ce Vaquier, pendant cette agonie, accapara nos attentions.

Maintenant que ça y est, reprenons nos esprits. L'attente de ce pendu nous prouve que l'ignorance était le plus beau don que l'Éternel nous avait fait dans l'Éden, ignorance et imprévision, c'est le rêve.

D'autre part, sa science de l'avenir, de sa mort, du nombre de ses heures, le faisait supérieur au roi George au lord chef-justice et à M. de Londres lui-même, si ignorants du coup qui les emportera.

Vaquier n'avait plus à lui que quelques heures et quelques jours, mais il eût pu les employer à faire un sonnet en défaut, et rejoindre « Dieu » par une intention de rime, et nous expliquer la quadrature du cercle. Il a préféré fuir (croyons-nous), sans les faire fructifier, ces heures suprêmes.

Mais... et le roi?... et l'archevêque?... et le premier ministre?... et le bourreau?...

???

MERCREDI 15. — Un peu oublié, ce brave Broodcoorens, et on annonce la mort prématurée. *L'Etoile belge* dit lui: « M. Broodcoorens avait commencé à se créer une place à l'extrême-gauche de notre littérature. Comme le journal *Le Peuple*, qui publia en feuilleton, avant la guerre, son roman: *Le Sang rouge des Flamands*, écrit en belge de langue française, Pierre Broodcoorens mettait un certain orgueil à penser et à sentir en flamand. C'était une nature enthousiaste et grandiloquente. Poète, se réclamait de Verhaegen; prosateur, il ambitionnait continuer Camille Lemonnier; il lui arrivait d'outrager ses défauts à tous deux. »

Qui, il faisait, ou il fit du Broodmonnier, plus Lemonnier de nature, et c'est en lisant Broodcoorens qu'on s'aperçoit le mieux comme Lemonnier (avec toutes ses qualités) est démodé.

aux funérailles de Lemonnier, Broodcoorens, qui avait été le maître, son maître, fit mine de se mettre en travers quand on emporta le corps. « On ne l'emportera, dit-il, qu'en passant sur moi! » Plus calmes, les autres disciples le regardèrent avec surprise, Broodcoorens se résigna... comme tout le monde.

« Pourquoi Pas? » est en vente, DES LE VENDREDI MATIN, aux kiosques de la gare du Nord et de la gare du S.-M., à Paris.



Cruelle énigme

Mon cher « Pourquoi Pas! »

Aux pieds de la Société Générale, dans un square anguleux, formé par la jonction des rues Montagne du Parc et des Douze-Apôtres, se dresse, devant un écran de verdure, un groupe singulier « sans inscription ». Il y a là, en marbre s'il vous plaît, un monsieur d'un certain âge, dans un costume bien léger, par ce mois de drache nationale. Le passant se demande en vain ce que représentent ces figures marmoreennes. Le vieux monsieur surtout intrigue.

Le voisinage de la Société Générale incite à penser que le monsieur nu pourrait être un financier dépouillé de son portefeuille, si on ne savait, par ailleurs, qu'un tel accident est impossible devant une société si sérieuse!

Le monsieur serait-il tout bonnement, comme le ferait supposer l'entourage, de marbre toujours, un homme qui aurait eu des malheurs, l'entolage, par exemple...

Ou bien... mais je m'arrête. Les hypothèses et les énigmes foisonnent à l'entour du groupe, et dans les environs nul sphynx n'apparaît pour les deviner.

« Pourquoi Pas? », qui a l'oreille des édiles, ne pourrait-il obtenir, de l'autorité municipale, un bout d'inscription qui tirerait le passant de son ahurissement?

Il est probable que ce monument représente quelqu'un, ou quelque chose. Quoi? C'est une œuvre de charité d'instruire les ignorants, et je suis l'un d'eux.

Un passant.

Ne nous trompons pas

Mon cher « Pourquoi Pas? »

Dans les deux derniers numéros du « Pourquoi Pas? », vous tressez — et à bon droit — une couronne de lauriers aux élèves officiers, issus du C.I.S.L.A.I. de Gaillon.

J'approuve, de tout cœur, la noble et généreuse idée que vous suggérez à leur intention.

Cependant, j'estime qu'il ne faudrait pas créer une équivoque regrettable en traitant en « cousins pauvres » les élèves officiers du C.I.S.L.A.I. de Bayeux.

Vous semblez ignorer que cette bonne ville de Normandie fut, pendant la guerre, un centre de formation pour futurs officiers d'infanterie, lesquels, au même titre et par les mêmes fonctions que leurs camarades de Gaillon, furent aussi « la colonne vertébrale de l'armée belge ».

Je souhaite que les trois Moustiquaires effeuillent un peu leurs lauriers sur les quelques centaines d'officiers, morts et vivants, sortis de l'école de Bayeux.

Ce serait faire un beau geste d'équité.

Agrez, Messieurs, mes bien sincères salutations.

Un officier de réserve du 1^{er} de l'gne.

Pouvons-nous dire à notre correspondant que nous n'opposons pas Gaillon à Bayeux. A tous nos morts glorieux, louange et gloire! Mais ceux de Gaillon sont venus à nous et, sans trop nous consulter, nous ont fait mesurer. Et nous avons marché... avec plaisir.

C'est un mécontent

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Ne trouvez-vous pas qu'il est temps que la comédie de Londres finisse et que l'on sache bien que si nous signons un jour le protocole, c'est forcé et contraints par la I.T.B.A. (Internationale travailliste et Banquiers associés) et non parce que nous sommes dupes de leurs combinaisons. Nous comprenons les Anglais; nous comprenons Herriot; nous comprenons les Allemands, mais ce que nous ne comprenons pas, ce sont les Belges, ou du moins ceux qui les représentent (qu'ils disent!) et qui s'amuse à être les comparses d'une escroquerie sans précédent.

La scène se passe en Bohème :

Premier acte : fabrication industrielle en masse, avec paiement des salaires en marks-papier et avec vente en livres et en dollars, que l'on place prudemment à l'étranger; pauvreté créée sur les toits.

Deuxième acte : dévalorisation complète du mark, annulation des dettes du pays.

Troisième acte : Conférence de Londres; rentrée en Bohème (sous forme d'emprunt américain) de l'argent allemand placé à l'étranger, et cela sous la haute sauvegarde des Alliés (on serait curieux de connaître les noms [véritables, bien entendu] des futurs souscripteurs).

Evidemment, pour permettre la réalisation de ce beau programme et éviter des accrocs, il nous faut abandonner nos positions là-bas. Un bon ami.

A propos de François Thys

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

On m'a raconté, au front, l'histoire suivante. Un jour, en permission sans doute, François Thys et sa femme rencontrent, dans un grand magasin de Paris, un brave officier, né à Bruxelles; Thys salue; l'officier répond, puis s'approche :

— Mais je vous connais, vous! Dites une fois encore votre nom!

— Thys, mon commandant.

— Ah! oui, Thys, le fils du charcutier de la place du Sablon, n'est-ce pas!

— Je vous demande pardon, mon commandant...

— Ah! oui, oui; maintenant, j'y suis : Thys, le fils du cabaret de la rue de Flandre...

— Mais non, mon commandant, je vous assure...

— Mais alors, vous seriez peut-être le fils du général Thys! Alors, François, modestement :

— Oui, mon commandant.

Le commandant ne répondit que par un sifflement aussi prolongé qu'admiratif, puis, avec empressement, désignant Mme Thys :

— Et ça est votre dame? Proficiat, Madame! dit-il en lui serrant vigoureusement la main.

A. N.

En voici une autre

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

J'ai naturellement succombé à l'épreuve du 2085 + 10 + 10. Pour me consoler, veuillez donc prier vos lecteurs d'écrire rapidement, en chiffres : onze mille onze cent onze. W.

Eh bien, foi de Moustiquaires, si nous nous sommes L...s dedans à l'épreuve du 2085 + 10 + 10, nous sommes sortis brillamment, avec félicitations interchangeables, du onze mille onze cent onze.

Rectification

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

La lettre que je vous ai adressée et que vous avez publiée dans votre numéro du 8 août, sous le titre : « Des limites de sensibilité », contenait la phrase suivante :

« Puisque vous l'insinuez, je m'efforce de croire — et ce n'est pas facile, après avoir la vos sarcasmes — que vous êtes en communion d'idées avec ceux qui estiment qu'il n'est qu'à main, etc... »

En la reproduisant, vous vous êtes livré, « Pourquoi Pas ? », à une substitution de mots, qui dénature totalement mon ton et ma plume.

Je vous en demande donc rectification par l'insertion de la présente.

L'autre Pion.

Parfaitement, mon ami, parfaitement.

Plaintes douces

Ce 8 août 1924.

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Permettez à un « fidèle abonné » (puisque c'est un tem consacré) d'exposer ses doléances à l'administration des postes par l'entremise de votre aimable intermédiaire.

J'ai reçu la semaine dernière une carte postale illustrée, Wiesbaden affranchie du timbre réglementaire de 45 centimes français. Le facteur qui me l'a présentée m'a réclamé 60 centimes belges de surtaxe, le format de la dite carte étant 5 millimètres supérieur à la carte officielle.

Aujourd'hui, autre mesquinerie :

Une carte expédiée du Mont-Saint-Michel le 5 août 1924 m'est parvenue aujourd'hui 8 août à 11 1/2 heures, également frappée d'une taxe de 60 centimes belges, motif : quelques mots étaient écrits sous l'adresse. Le comble c'est que le retard apporté à la remise de cette carte m'a empêché d'aller quérir des parents à la gare.

Croyez-vous que je puisse intenter une action de dommages-intérêts à l'administration précitée.

Intentez, nom d'une pipe! intentez.

Approbation

Allemagne occupée, le 2 août 1924.

Messieurs les Moustiquaires,

J'abonde dans le sens de votre suggestion faite, page 7 de votre numéro du 1^{er} août 1924, à M. le chef du jury Brabant (... je voudrais connaître quels sont les services rendus à la Patrie, pendant la guerre, par ce noble seigneur, et distinctions honorifiques qui lui ont été conférées de ce chef homme intègre, totalement persuadé, seul documenté et affilié pour être convaincu de l'innocence du baron Coppé Grand Héros Ploutocratique de la Sainte Belgique, suggérant à se mettre à la tête d'une souscription pour ériger une statue à la glorification de ce vieillard martyr, qui a dû tomber sous les traits coups d'une injustice satirique et vaillante.

J'ai la ferme conviction que M. le chef du jury du Brabant voudra bien mettre votre réflexion en œuvre et, dans l'éventualité, je suis heureux de lui envoyer, par votre intermédiaire, la somme de 1,000,000 (un million) de marks, va ce jour, comme souscription, que j'ai le plaisir de joindre à la présente.

Bien cordialement.

Un vétéran de l'Yser.

Evidemment; tout ceci annonce l'imminence d'un grand banquet Coppée. Nous y songeons.

Durbuy Ardennes belges

HOTEL ALBERT

premier ordre, ouvert toute l'année

Laroche (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire : M. COURTOIS-TACHENY

DEVOIRS DE VACANCES

Pourquoi Pas ? estimant que l'heure était propice pour faire travailler des amis — et les autres — adressa à divers héros la circulaire suivante :

M

Dans notre jeune âge, et sous les prétextes les plus recommandables, on nous imposa des devoirs de vacances. On accepterez, nous n'en voulons pas douter, d'être réunis en vous laissant infliger la même corvée. Parmi ces devoirs de vacances d'autrefois, il y en eut toujours un dont le thème (devoir de style, rédaction, narration) fut : « Vous raconterez ce qui vous a frappé le plus pendant vos vacances ».

Voulez-vous bien répondre à nouveau, en quelques lignes, aussi brièvement qu'il vous sera possible, à cette question : « Qu'est-ce qui vous frappe, qu'est qui vous a frappé le plus, pendant vos vacances ? »

Votre réponse, publiée avec les autres dans Pourquoi Pas ? constituera un document sur la mentalité de notre temps.

Incidemment, nous vous rappellerons qu'il y a eu la guerre de 1914 à 1918 ; qu'une paix a été signée à Versailles en 1919 ; que l'été est pluvieux ; que le change nous est défavorable.

Recevez, M...

Les réponses ont suivi.

D'abord, nous devons en éliminer quelques-unes, vraiment trop uniformes :

Des hommes (18) nous ont écrit :

— Ce qui m'a frappé le plus : c'est ma femme.

Et des femmes (17) :

— Ce qui m'a frappé le plus, c'est mon mari.

???

Éliminons encore ceux, trop nombreux, qui disent :

— Ce qui m'a frappé et même sidéré, c'est ma note hôtel.

???

Voici ce que répond M. Anseele :

Gand, 3 août 1924.

Messieurs,

Je crains de ne pas avoir de vacances cette année-ci. J'ai eu quelques jours en octobre, mais je n'en suis pas certain.

Je ne puis donc pas — et à mon grand regret — vous répondre à ce qui m'a frappé le plus pendant mes vacances ».

Bien à vous,

E. Anseele.

???

Disons de suite que les « représentants du peuple, section classe ouvrière » sont surtout frappés de ceci, que l'ouvrier n'a pas de vacances.

Mons-lez-Liège, le 5 août 1924.

A Monsieur le Directeur du journal Pourquoi Pas ?

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question : « Qu'est-ce qui vous frappe, qu'est-ce qui vous a frappé le plus, pendant vos vacances ? », j'ai l'honneur de vous faire parvenir la réponse suivante :

Ce qui me frappa et qui continue à me frapper le plus est que la généralité des ouvriers manuels sont astreints à un travail forcé et ne jouissent de vacances qu'en cas de chômage forcé, résultant des crises industrielles, qui les

jettent sur le pavé des rues, les condamnant, eux et leur famille, aux plus dures privations.

Or, si les privilégiés de la fortune et même une grande partie des travailleurs intellectuels, trouvent indispensable de consacrer, chaque année, une certaine période à se reposer l'esprit et à se refaire les nerfs, j'estime qu'un temps de repos n'est pas moins nécessaire aux prolétaires qui peinent dans les usines, les charbonnages et les ateliers, du premier janvier à la Saint-Sylvestre.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

A. Damas.

???

Ainsi parle M. Périguet, député de Philippeville :

A mon avis, ce qu'il y a de plus frappant au sujet des vacances, c'est que ce sont ceux qui ne travaillent jamais qui se reposent le plus et que la plus grande partie de ceux qui travaillent ne se reposent jamais.

La guerre, la paix, l'été pluvieux, le change et même le Pourquoi Pas ? sont incapables de modifier cet état de choses.

Je vous présente, Messieurs, etc...

???

Et M. Dierkens, député de Roulers :

Vous me demandez de répondre à la question des vacances,

La voici :

Appartenant à la classe ouvrière et représentant celle-ci, je dois à la vérité que la classe ouvrière n'a pas de vacances. Son représentant est dans le même cas : tout son temps est donné à l'organisation et l'éducation de cette classe, qui est, sur papier, l'égale de la classe bourgeoise, mais qui reste, en réalité, la classe des déshérités.

???

De M. E. Missiaen, député d'Ypres :

Ce qui m'a frappé le plus, c'est votre demande à un ouvrier, fut-il même député, ses impressions de vacances.

Or, sachez, Monsieur le Directeur, qu'un militant socialiste, dans le pays des Flandres, ne connaît point les vacances, que par souvenir du temps lointain (et très court) qu'il fréquentait l'école.

Il était aussi inutile de nous rappeler que le change nous était défavorable et que nous avons eu la guerre de 1914 à 1918. Je m'en aperçois tous les jours, aussi bien dans ma famille même, que dans mon entourage.

???

Nous avons, paraît-il, oublié d'interroger un vieil ami :

Chers Moustiquaires,

Vous avez daigné interroger des gens célèbres, ou tout au moins notoires, pour leur demander où ils passeront leurs vacances ; ils vous ont répondu des choses... très spirituelles, comme de coutume, quand vous les faites parler.

Mais vous avez oublié de demander à un de vos meilleurs amis, ce jeune et vicieux citoyen de Manneken-Pis, dans quel patelin il lui serait agréable d'aller, en cette saison, où des Anglais, qui ne comprennent rien à son geste, le fatiguent de leurs regards insultaires.

Je parie qu'il vous aurait répondu :

— A Colmar, chez mon petit frère.

Bien cordialement.

???

Ferdinand Fr...

Ce qui m'a le plus frappé pendant mes vacances, c'est une carte adressée par un doktor de Hanovre à mes éditeurs, Van Rysselberghe et Rombaut, demandant un exemplaire, à titre gracieux, de ma « Méthodologie Mathématique », pour en rendre compte dans sa revue.

Constatons froidement que leur culot est colossal.

M. Stuyvaert,
prof. Univ. Gand.

???

Ce qui me frappe le plus, dit Jules Destrée, c'est le procédé que vous employez pour avoir de la copie à l'œil.

???

A la question: « Qu'est-ce qui vous frappe, qu'est-ce qui vous a frappé le plus, pendant vos vacances ? » M. Wauwermans, échevin des finances, répond: *Directement, et indirectement: Le fisc.*

Chronique du Sport

Cette fois, le rideau est bien définitivement tombé sur le dernier acte de la participation des Belges aux Jeux Olympiques de 1924. Au cours d'une cérémonie que l'on essaya de rendre aussi impressionnante que possible, le prince Léopold remit à nos lauréats les médailles que leur avait valu leurs performances à Colombes, aux Tourelles, au Velodrome d'Hiver ou à Argenteuil.

En présence du Comité Olympique Belge, escrimeurs, cyclistes, boxeurs, lutteurs, yachtsmen et nageurs sont venus s'incliner devant l'héritier et recevoir de ses royales mains, le petit chef-d'œuvre d'horreur — Dieu qu'elle est affreuse cette « mastelle » olympique, on nous avait pourtant promis que de belles choses sortiraient du mariage des Arts et des Sports — fruit de leurs efforts sportifs couronnés, si l'on peut dire, de succès.

???

A vrai dire, à cette réunion il y avait peu d'athlètes; la plupart participant ce même jour à des meetings donnés en province; mais ils avaient délégué à la réception de la rue Guimard, l'un ou l'autre des comitards de leurs clubs...

Dans ces comitards, il y en a pour tous les goûts, en fil de fer, en caoutchouc!

C'est ainsi que l'actif et très dévoué Alfred Verdyck, qui avait la mission de lire le palmarès et d'appeler au far et à mesure dans la grande Salle du Conseil, abondamment fleurie et décorée, les heureux bénéficiaires de la petite horreur olympique, sentit à différente reprise le rouge de la honte lui monter au front.

Dame! mettez-vous à sa place; il annonçait d'une voix claironnante les noms d'athlètes réputés et connus, célèbres par leur anatomie et l'avantage de leur physique, et au lieu des beaux gars annoncés à l'intérieur, on voyait s'avancer vers la table, un petit monsieur chauve ou à peu près, bedonnant et rondouillard, que le Prince dévisageait non sans étonnement et curiosité.

???

Le comte Henri de Baillet Latour prononça des paroles définitives. Il sut en termes élégants, et que Ochs qu'il se choisit, faire valoir toute l'importance de nos modestes succès aux Jeux de la VIII^e Olympiade et trouver des excuses convaincantes à nos défaillances et à nos échecs. En l'écoutant, je songeais que le président du Comité Olympique Belge avait, peut-être, manqué sa vocation; il eut fait un excellent avocat de Cour d'Assises!

Que de têtes il eût victorieusement disputées au barreau!

Le Prince répondit simplement et très cordialement.

Il se sentait, d'ailleurs, très chez lui, le duc de Brabant et s'il porte aux sports et aux sportsmen un intérêt spontané qui n'est dicté ni par les nécessités de son rôle, ni par les obligations protocolaires, de leur côté, les athlètes belges lui ont voué un respectueux et très affectueux attachement.

Aussi l'atmosphère de la réunion était-elle infiniment sympathique, malgré les sévères jaquettes et les sombres redingotes.

???

Avant de prendre le porto d'honneur, la cérémonie officielle étant terminée, le duc de Brabant se fit présenter les dirigeants de nos grands clubs.

Le président de la Fédération des Sociétés de Tir, Chasse avait une requête à présenter au futur Souverain.

— Monseigneur, lui dit-il, nous savons tous, ici, combien vous aimez les sports, mais on ne parle jamais de vous comme chasseur. Si donc vous avez jamais besoin d'un professeur pour le tir de chasse, je me recommande à vous, me mets à votre entière disposition.

Le prince Léopold, ému tout de même, on le serait moins, reçut ce coup d'arquebuse à bout portant et répondit fort obligeamment:

— Je vous sais gré infiniment de votre offre gracieuse, Monsieur le Président, mais je n'aime pas la chasse et pratique guère ce sport.

Et M. Quersin, nullement décontenancé, de riposter, à un aplomb tout bruxellois:

— Oh! Monseigneur, on n'en sait jamais assez... et peut-être n'est pas loind à porter!

A ceci, il n'y avait rien à répliquer, évidemment.

Victor Boïn

FIAT

livre immédiatement tous ses modèles:
4 et 6 cylindres, de 10 à 24 HP en
châssis, torpédos, ou voitures fermées.

L'AUTO-LOCOMOTION

35-45, rue de l'Amazone, BRUXELLES

Téléphones : 448,20 — 448,29 — 478,61

Ateliers de réparations

avec outillage ultra-moderne
87, rue du Page, 87
BRUXELLES — Tél. 430,37



Soutenez notre devise nationale en vous assurant à une
COMPAGNIE BELGE

La "Société Générale d'Assurances et de Crédit Foncier"

Société anonyme belge au capital de 10,000,000 francs
 vous enverra, à votre demande, ses tarifs les plus modernes.

AVENUE DES ARTS, 24, BRUXELLES (Propriété de la Société)

Ce qu'ils disent et comment ils chantent

Un fou génial

Une nouvelle revue : *Les Cahiers bleus*, publie ces curieuses révélations, signées Jules Dalmont, sur la folie de Gérard de Nerval :

... Vers 1833, il hérita d'un vieil oncle d'une cinquantaine de mille francs : du coup, il s'acheta une douzaine de redingotes, des pantalons de nankin, des souliers du plus beau verni et josa pour toute la saison un tautouil d'orchestre au Vaudeville, où Jenny Colon jouait alors. Chaque soir, il lui envoyait un bouquet sans carte de visite ; pour l'applaudir, il achetait des cannes richement montées, et pour la voir, des lunettes de toutes grandours et de toutes formes.

Il écrivit alors des contes, des légendes, des poèmes, dédiés à sa Dulcinée, venait lire ces œuvres chez Théophile Gautier, chez Arsène Houssaye, chez George Sand et les brûlait ensuite, ne voulant pas les livrer à la publicité. Gautier prétend que parmi un fatras de choses obscènes ou chaotiques, il y avait parfois des purs chefs-d'œuvre, des bijoux qui ont été enlevés à la postérité par la démeure de leur auteur.

Gérard de Nerval était tellement absorbé par son amour qu'il n'envoyait plus ses critiques d'art à la « Revue de Paris » et à la « Revue des Deux-Mondes », à la rédaction desquelles il était attaché. A cause de ses irrégularités, il reçut sa démission des deux revues, ce qui fait que 1835 le trouve sans argent et sans emploi. Un jour, il acheta chez un marchand de bric-à-brac un beau lit Renaissance, espérant, disait-il à Maxime du Camp, que « sa Diane viendrait s'y reposer une nuit... » ; elle ne vint jamais, et le lit fut vendu à l'encan pour payer des dettes.

Jenny partit pour Bruxelles, et Gérard, après un nouveau stage chez le docteur Blanche, se calma et écrivit ses « Nuits de Ramadan », roman oriental d'un romantisme exagéré, mais qui contient, malgré tout, des pages d'une réelle beauté. Théophile Gautier, longtemps après, rencontrant à Bruxelles la Colon, lui reprocha d'avoir dédaigné l'amour du poète et de l'avoir poussé à se ruiner « en faisant des excès de cannes et de tabac et de lunettes ». « Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir », répondit-elle. Quant celui qui aime reste muet, celle qui est aimée devient sourde. Dites à votre ami que je suis innocente du mal qu'on m'attribue », Gautier rapporta la conversation à Gérard de Nerval. Pour toute réponse, celui-ci récita une strophe d'Heinrich Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou. Je suis ce fou. Le ciel, les étoiles en rient. Moi aussi j'en ris, j'en ris et j'en meurs ».

Il étudia la Kabbale et se lança dans le spiritisme, fit tourner des tables et fit parler Moïse, Josué, Toth, Nahéma et même Adam. Un soir au mois d'août 1850, à Montmartre, sur la terrasse d'une maison à l'italienne, chez Camille Rogier, il eut une apparition et entendit une voix : il s'élança dans le vide et tomba sur le sol. Il aurait pu être tué du coup : il ne fut qu'évanoui ; mais son pauvre cerveau en souffrit une fois de plus : il dut repasser chez le docteur Blanche, d'où il s'échappa à deux reprises. Il y resta près de deux ans cette fois-là et n'en sortit qu'incomplètement guéri.

Ses écrits s'en ressentirent, et malgré l'aide que lui apportèrent ses amis, entre autres Francis Wey et Maxime du Camp,

qui, plus d'un fois, écrivirent pour la « Revue de Paris » des chroniques qu'il signait, il fut remercié un an plus tard, et alors commença pour lui la misère. Il n'avait même plus de logement fixe. Un jour, il logeait chez Gautier, un autre jour chez Maxime du Camp, quelque fois sous les ponts, et le plus souvent dans les maisons où, pour deux sous, on pouvait coucher sur une botte de paille.

Sa capacité de travail l'avait abandonné, mais son esprit restait étincelant et son érudition grande dans ses moments lucides : un jour, il arrive chez Gautier : « Théo, donne-moi trois cents francs ! — Pourquoi ? — Pour tuer Hugo ! Je m'embarque demain pour Guernesey et je vais lui régler son compte. — Mais que t'a-t-il donc fait ? — Hier, j'ai relu le « Pas d'Armes du Roi Jean » et voici ce que j'y trouve :

- » Forces aieules
- » Portant gueules
- » Sur azur.

» Ne sait-il donc pas qu'en blason, il est interdit de placer émail sur émail, métal sur métal, fourrures sur fourrures ? C'est une honte pour l'école romantique : il nous a déshonorés ! Il ne reçut pas les trois cents francs et oublia sa colère.

En 1854, sa folie devint plus irritable. Il fut mené au poste pour avoir frappé un professeur de lycée, qui, en sa présence, avait dit que Nerval se livrait à l'homosexualité. Le poète déclara avoir agi ainsi « pour venger l'honneur de son ancêtre ».

Enfin, le 20 janvier 1855, il vint aux bureaux de la « Revue de Paris » emprunter un louis à Théophile Gautier. La neige couvrait Paris. Gérard n'avait pas de manteau et n'était habillé que d'un habit noir rapé ; il n'avait pas de gilet. Gautier lui proposa de lui prêter un paletot. « — Non, fut la réponse, j'ai deux chemises, rien n'est plus chaud... » et puis le froid est tonique : les Lapons ne sont jamais malades... » et brisant la conversation : « — J'ai acheté un objet très rare, et d'un bon marché surprenant. Les marchands ne savent pas ce qu'ils vendent. Regarde : c'est la ceinture que portait Madame de Maintenon quand elle faisait jouer Esther... » et il montra à Gautier un cordon de tablier de cuisine. « — Gérard j'ai une chambre pour toi et je t'invite à venir manger chez moi un risotto. — Non, merci, je suis invité pour ce soir chez le duc de Penthièvre. » Et il partit dans la nuit. C'est la dernière fois qu'on le vit. Six jours après un chiffonnier le trouva pendu par un cordon de tablier à une grille, rue de la Vieille Lanterne ; il avait encore deux sous en poche. Où avait-il passé la dernière semaine de sa vie ? On ne le saura probablement jamais.

Chez le Docteur Blanche, où il avait laissé des papiers, on trouva entre autres écrite, une nouvelle intitulée « Aurélia ou le Réve et la Vie ». C'est la folie prise sur le fait, racontée par un fou, c'est la confession sincère où certaines conceptions délirantes sont expliquées avec une clarté extraordinaire, c'est l'autopsie d'une âme qui ne s'appartient plus, c'est la dissection des fantômes qui tourmentent l'auteur ; l'œuvre est bien plus élevée que celle de Poë... et quand on connaît la vie et la mentalité de l'auteur, elle est tragique au plus haut degré.

En tout ce qu'il a écrit, en tout ce qu'il a fait, Gérard de Nerval fut un poète tourmenté mais pur et sincère ; et c'est un titre auquel peu d'autres écrivains, qui sont sains d'esprit, peuvent prétendre. Pour cela d'ailleurs, Théophile Gautier, caractère ouvert et généreux, l'aimait, et l'a aidé chaque fois qu'il l'a pu. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui est cette appréciation de Maxime du Camp : « C'est pour lui que semble avoir été écrite la phrase de Diderot « C'était une âme charmante. »

J. Dalmont.

COGNAC HENNESSY

Garanti : PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.



Du journal Midi :

Londres, 4. — La délégation allemande arrivera mardi, à 8 heures du matin, à Londres. Les délégués descendront dans un grand auberge de Piccadilly, tandis que le personnel les accompagnant sera logé dans un autre hôtel.

Voilà qu'on les met sur l'autel maintenant !

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 275.000 volumes en lecture. Abonnements : 20 francs par an ou 4 francs par mois. — Catalogues français : 6 francs.

Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix.

???

Du Figaro, 10 août :

S. E. M. Carton de Wiart, ministre des colonies du cabinet de Belgique, s'embarquera à Anvers, le 12 août, pour le Congo.

Avantages et désavantages d'une quasi-homonymie !

???

PIANOS ALB. HUYGHE

EXPOSES } 33, Avenue des Arts,
Bruxelles

???

Etoile Belge, 4 août, compte-rendu des fêtes du Havre : Des jeunes filles chantent l'« Hymne aux Morts » de Charles Pery et ce sont des discours que l'on entend ».

Voilà, certes, un curieux phénomène d'accoustique !

???

L'administration des Postes vient de publier un opuscule intitulé : *Tarifs* et qui permettra aux Belges de s'orienter à peu près sûrement dans le dédale actuel des taxes.

« N'insérez pas dans vos envois ordinaires des valeurs au porteur ou des pièces de monnaie, dit la brochure... N'insérez pas dans les paquets de journaux des correspondances... » Et elle ajoute :

Ces interdictions sont punies par la loi d'une amende de 25 francs.

S'il en est ainsi, les formules sont d'un joli cynisme !

???

ETABLISSEMENTS SAINT-SAUVEUR

37, 39, 41, 43, 45, 47, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères
Bains divers — Bowling — Dancing

???

Etoile Belge, 5 août, faits divers :

Suicide. — Le cadavre de Loys Tirck de La Louvière, qui ces jours derniers avait perdu une de ses filles internée à l'Asile d'aliénés de Mons, s'est jeté dans le canal du Centre.

Si les cadavres vont encore se suicider !

???

Chez tous les libraires, *La Flûte de Roseau*, roman par Léon Souguenet, histoire d'une petite berbère dans le cadre extraordinaire de l'Afrique du Nord.

???

Du Soir, le 7 août 1924 :

A louer

12.000 francs, ch. mans. conv. sans vis-à-vis, 74, rue de Parme, 74 Lib. immédiat. T. confort moderne. L. C. L., chauffage central.

Le prix des loyers diminue.



De la Nation Belge :

Des canaux par-dessus des crêtes rocheuses Ainsi pour la canalisation Neckar-Danube, dont il a été parlé plus haut. Ce canal d'une largeur de 63 kilomètres par tira de Plockingen pour rejoindre le Danube à Ulm.

Voilà un canal d'une belle largeur.

???

De la Dernière Heure du 5 août :

... La gendarmerie de Aulnois, en visitant le train venant de Paris, constata la présence dans celui-ci d'un sujet italien porteur d'une carte d'identité au nom de Micotti Giovanni, né 23 avril 1921...

... Naturellement, les gendarmes l'empoignèrent; pendant temps, le premier voyageur revenait du buffet, porteur d'une bouteille qu'il avait demandé l'autorisation de pouvoir acheter apercevant les gendarmes aux prises avec Devaux, il voulut s'interposer et levant sa bouteille sur la tête de ceux-ci, les menaça. Tous deux ont été amenés au Palais de justice écroués.

Il n'y a pas à dire, les Italiens sont des gens précoces

Pianos et Auto-pianos de Fabrication Belge

LUCIEN OOR

25-26, BOULEVARD BLANIQUE, BRUXELLES

Seule maison belge fabricant elle-même
les mécanismes d'AUTO-PIANOS
Spécialité de transformation d'anciens
appareils en 88 notes.

Téléphone : 120,77

Histoires de jésuites et de francs-maçons

Sans les faire nôtres, nous soumettons aux gens calmes les réflexions que nous communiquons un ami :

On reparle, depuis quelque temps, des origines de la guerre, mais il y a des faits qui se sont passés avant 1914 qui semblent être oubliés maintenant, mais qui pourraient avoir de l'intérêt pour ceux qui recherchent la vérité.

Vous vous souviendrez certainement que, lorsque, subissant la loi de séparation, les jésuites ont quitté la France, ils ont déclaré textuellement ceci :

« La France nous chasse, mais elle s'en souviendra. Elle aura la révolution. Elle aura la guerre. »

Or, quelque temps après, il y eut la révolte des bouilloux de crûs, et, en 1914, il y eut la guerre.

On avait été prévenu.

Si on se rappelle que la guerre a été provoquée par l'Autriche, pays clérical par excellence, on devra convenir qu'il n'y avait que ce côté-là d'où les jésuites pouvaient tirer leur vengeance.

Mais là n'est pas mon but; je veux dire que les ministres cléricaux de 1914 se sont rendus coupables en aidant par leurs complaisances le plan d'écrasement de la France laïque.

Il y a des centaines de preuves. Déjà en 1911, tout le monde savait que la guerre allait avoir lieu contre la France. On l'écrivait et on en parlait partout en province. En 1912, le Kaiser avait fait ouvrir le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, pour faire reproduire le manteau qui devait servir à son sacre.

Tout le monde savait que les Boches passeraient par la Belgique; alors, pourquoi donc exécutait-on tous les travaux stratégiques qu'ils exigeaient ?

Raccordement au chemin de fer de Malmédy à Stavelot;

Réparation de tout le réseau ferré;

Placement de rails plus forts et de nouvelles aiguilles;

Réparation, en 1914, du viaduc de Dolhain;

Etc., etc.

Et c'est curieux; mais à peine tous ces travaux étaient-ils terminés, les Boches arrivèrent.

On avait travaillé, pendant un an, pour dépauper et macadamiser la grande route de Henri-Chapelle à Herve, et le travail renait d'être terminé quand les Boches arrivèrent avec leurs canons de 42, qui n'auraient pu rouler sur le mauvais pavé.

Il y a un fait surtout qui a donné à réfléchir aux habitants du pays de Herve, c'est que, dans la semaine précédant le 4 août 1914, on passait les nuits pour repeindre les poteaux indicateurs — tandis qu'en Hollande on les renversait. Pourquoi ?

Si on voulait rechercher partout, je suis sûr que ces exemples abondent.

Vous souvenez-vous aussi que le gouvernement avait décidé la construction du chemin de fer de Tongres à Morenet, par Visé, travail fait par les Boches? La complexité du gouvernement est flagrante, et il est tout naturel, à présent que des complices comme Coppée se voient couverts par les plus hautes personnalités, par les plus grands coupables.

On a trop vanté le patriotisme du cardinal Mercier. En vérité, on n'a jamais su exactement ce qu'il était allé faire à Rome en 1917. Les Boches, qui l'ont laissé partir, y avaient sans doute intérêt? Le cardinal a été très adroit, voilà tout. Il a joué les deux jeux (Coppée aussi) et soyez certain que si nous avions été annexés, il aurait été le premier à nous exhorter à nous plier à la volonté de Dieu!

Du reste, n'est-ce pas lui qui a dirigé, pendant quarante ans, la politique cléricalle qui nous a conduits à la guerre?

Le général De Neuter et le colonel Warnant ont été ses victimes, de même que les officiers francs-maçons, privés l'avancement et n'osant fréquenter leurs Loges sous peine de démission.

Du moment qu'on acquitte les complices, on doit redire et répéter tout cela.

On pourrait peut-être son temps à rechercher les responsabilités, mais il serait toujours utile que les braves gens sachent dans quel pays ils vivent. Il serait bon aussi que les Français sachent jusqu'à quel point ils peuvent se fier à leurs alliés.

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES WAGONS-LITS et des Grands Express Européens

Société anonyme

A BRUXELLES, 53, boulevard Clovis

En exécution de la décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 30 juin 1924, il sera procédé, du 4 août au 10 septembre inclus, à l'émission de 115,250 actions ordinaires de 250 francs chacune, destinées à porter le capital social à cent quinze millions de francs, et qui seront offertes aux actionnaires actuels au prix de 575 francs belges, payables comme suit :

75 francs à la souscription, dont 60 francs sur la valeur nominale du titre et 25 francs sur la prime d'émission; l'appel du solde, soit 500 francs belges, aura lieu sur décision ultérieure du Conseil d'administration.

Les actions nouvelles seront créées jouissance le 1er janvier 1925 et seront assimilées aux actions ordinaires anciennes après le détachement par celles-ci du coupon de l'exercice 1924, étant entendu, en outre, que le versement de 75 francs effectué à la souscription ne sera productif d'aucun intérêt jusqu'au 1er janvier 1925, date à laquelle les actions entrent en jouissance.

L'actionnaire souscripteur a droit, à titre irréductible, à une action nouvelle pour trois actions anciennes, privilégiées ou ordinaires, sans attribution pour les fractions.

Il ne sera pas admis de souscription à titre réductible.

Pour exercer leur droit de préférence, les actionnaires devront déposer leurs titres à l'appui de leur souscription.

Les demandes seront reçues du 4 août au 10 septembre 1924 inclus, aux guichets ci-après désignés :

A BRUXELLES : au siège social de la Compagnie, 53, boulevard Clovis; à la Banque de Bruxelles, 2, rue de la Régence; à la Société Française de Banque et de Dépôts, 72, rue Royale.

A ANVERS : à la Banque Centrale Anversoise, 20, rue Longue de l'Hôpital; à la Société Française de Banque et de Dépôts, 74, place de Meid.

A LIEGE : à la Banque Liégeoise, 34, rue de l'Université.

A GAND : à la Banque Gantoise de Crédit, 29, place d'Armes.

A PARIS : au bureau de la Direction Générale, 40, rue de l'Arcade; à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, 29, boulevard Haussmann, ainsi que dans ses agences de Paris et de province; à la Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud, 12, rue Halévy.

A MARSEILLE : à la Banque Commerciale Italienne (France), 75, rue Saint-Ferréol.

A NICE : à la Banque Commerciale Italienne (France), 10, avenue de la Victoire.

A LONDRES : à la Barclays Bank, 168, Fenchurch street E. C. 3; à la Banque Commerciale Italienne, 30A, Threadneedle street E. C. 2.

A LUGANO : à la Banque de la Suisse Italienne à Lugano (Suisse).


A MILAN : à la Banque Commerciale Italienne (Direction Centrale), Piazza Scala, 4-6.

Les actionnaires qui n'auront pas exercé leur droit de préférence dans le délai ci-dessus indiqué, ne pourront plus s'en prévaloir après le 10 septembre 1924.

La cote officielle des nouveaux titres sera demandée aux Bourses de Bruxelles et de Paris.

La notice prescrite par la loi a été publiée aux annexes du « Moniteur » du 24 juillet 1924, sous le n° 9112.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE
Gold Lack — Jockey Club



Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vlucrgat. Téléph. 332.10

SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS

pour la Ville

la Pluie

le Voyage

l'Automobile

GABARDINES BREVETÉES

l'Aviation

Cuir Mode

les Sports

Vêtements Cuir

The Destroyer's Raincoat Co

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISONS DE VENTE :

OSTENDE

GAND

ANVERS

Rue de la Chapelle, 13 Rue des Champs, 29 Place de Meir, 89

BRUXELLES

Chaussée d'Ixelles, 56-58

Passage du Nord, 24-26-28-30

